

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. JAMES FENIMORE COOPER,

AMÉRICAIN.

LE BRAVO.

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. J.-F. COOPER

(44 volumes in-12 ; prix : 99 fr.),

Renfermant :

PRÉCAUTION, seconde édit., 4 vol. in-12.	9 fr.
L'ESPION, seconde édit., 4 vol. in-12.	9
LES PIONNIERS, seconde édit., 4 vol. in-12.	9
LE PILOTE, seconde édit., 4 vol. in-12.	9
LIONEL LINCOLN, seconde édit. 4 v. in-12.	9
LE DERNIER DES MOHICANS, seconde édition, 4 vol. in-12.	9
LA PRAIRIE, seconde édit., 4 vol. in-12.	9
LE CORSAIRE ROUGE, 2e édit. 4 vol. in-12.	9
LES PURITAINS D'AMÉRIQUE, seconde édition, 4 vol. in-12.	9
L'ÉCUMEUR DE MER, seconde édit., 4 vol. in-12.	9
LE BRAVO, 4 vol. in-12.	9

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

LE BRAVO,

HISTOIRE VÉNITIENNE,

PAR JAMES FENIMORE COOPER.

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES PURITAINS D'AMÉRIQUE, DE L'ÉCUMEUR DE MER, ETC., ETC.

Giustizia in palázzo,
E pane in piazza.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.
M DCCC XXXI.

Préface.

Il est à regretter que le monde ne sache pas faire une plus juste application des termes politiques. On donne, en général, à tous les gouvernemens le nom de *monarchie* ou de *république*. La première classe comprend également ces états où le souverain est adoré comme un dieu et ceux où il remplit les humbles fonctions d'un

mannequin. Dans la seconde nous trouvons confondues sous la même dénomination générale les aristocraties et les démocraties. Une généralisation si étendue jette une confusion complète sur la politique des états.

L'auteur a cherché à donner à ses concitoyens [1], dans cet ouvrage, un tableau du système social d'une des *soi-disant* républiques de l'autre hémisphère. Il n'a pas prétendu dessiner des caractères historiques, qui sentent toujours la fiction sous leur costume le plus grave; il a simplement voulu mettre sous les yeux les ressorts familiers de la politique vénitienne. Pour justifier la ressemblance, sans se dissimuler les défauts de l'exécution, il en appelle à l'ouvrage bien connu de M. Daru.

Une histoire des progrès de la liberté

[1] Les habitans des États-Unis d'Amérique.

(*Note du Traducteur.*)

politique, écrite purement dans l'intérêt de l'humanité, manque encore à la littérature. Dans les états qui ont mal commencé à cet égard, on trouverait que les citoyens, ou plutôt les sujets, ont extorqué privilége sur privilége, à mesure que l'accroissement de leur intelligence et de leur importance leur a appris à réclamer et à défendre ces droits particuliers qui étaient nécessaires à leur bonheur; une certaine quantité de ces immunités, sauf une exception récente et solitaire en faveur de la Suisse, constitue, même dans le moment actuel, la liberté en Europe. Il est à peine nécessaire de dire au lecteur que cette liberté, plus ou moins étendue, dépend d'un principe entièrement différent de celui de la nôtre. Ici [1], les immunités ne procèdent pas du gouvernement, mais elles

[1] Dans les États-Unis de l'Amérique.

(*Note du Traducteur.*)

lui sont accordées ; en d'autres termes, ce sont des concessions de droits naturels, faites par le peuple à l'état, pour jouir des bienfaits de la protection sociale. Tant que cette différence vitale existera entre nous et les autres nations, il sera inutile de chercher des analogies matérielles entre leurs institutions et les nôtres. Il est vrai que, dans un siècle comme celui-ci, l'opinion publique est une Charte par elle-même, et que le gouvernement le plus despotique qui existe dans toute l'étendue de la chrétienté doit, jusqu'à un certain point, en respecter l'influence. Les gouvernemens les plus doux et les plus justes de l'Europe sont, en ce moment, des despotismes en théorie. Le caractère du prince et celui du peuple entrent pour beaucoup dans la considération d'un résultat si extraordinaire, et l'on ne doit jamais oublier que, quoique le caractère du peuple

soit assez stable, celui du monarque est sujet à changer. Mais en admettant tous les bienfaits qui peuvent découler d'une administration juste sous des princes sages et humains, un gouvernement dont le peuple n'est pas réellement la base renferme en lui-même un vice inévitable et oppressif, — la nécessité de se soutenir par la force physique et par des impositions onéreuses contre l'action naturelle de la majorité.

Si nous voulions faire la définition d'une république, nous dirions que c'est un état dans lequel le pouvoir, en théorie et en pratique, dérive du peuple, et où les agens publics sont constamment responsables envers le peuple; responsabilité qui ne peut être niée ni éludée. Qu'un tel système vaille mieux sur une grande échelle que sur une petite, c'est ce qui est contraire aux théories brillantes qui ont été maintenues pour

soutenir des institutions différentes : mais la moindre réflexion doit rendre cette vérité évidente, puisque les erreurs populaires sont la cause de tous les dangers des gouvernemens populaires; et un peuple qui a des intérêts différens et des possessions territoriales étendues, est beaucoup plus sujet à y être exposé que ne le sont les habitans d'une seule ville ou d'un pays. Si nous ajoutons à cette définition, comme un caractère infaillible du genre, qu'une véritable république est un gouvernement contre lequel l'instinct de leur propre conservation inspire à tous les autres un sentiment de jalousie et de haine, nous croyons qu'on ne pourra se méprendre sur la classe. De quelle manière Venise aurait pu être jugée d'après ces principes, c'est ce que nous laissons au lecteur le soin de décider lui-même.

LE BRAVO.

CHAPITRE PREMIER.

> Je suis à Venise sur le pont des Soupirs, entre un palais et une prison ; je vois soudain sortir la ville du milieu des vagues comme par l'effet du coup de baguette d'un enchanteur. Dix siècles étendent leurs sombres ailes autour de moi, et une gloire mourante sourit à ces temps éloignés où maintes contrées subjugées admiraient les monumens de marbre du lion ailé de Venise, qui avait assis son trône au milieu de ses cent îles.
>
> LORD BYRON, *traduction d'Amédée Pichot.*

LE soleil avait disparu derrière les sommets des Alpes tyroliennes, et la lune était déjà levée au dessus de la barrière du Lido; les piétons sortaient par centaines des rues étroites de Venise, et se dirigeaient vers la place Saint-Marc, comme l'eau s'élance à travers un aquéduc étroit dans un bassin

large et bouillonnant; de galans cavaliers, de graves citadins, des soldats dalmates et les matelots des galères, des dames de la ville et des femmes de mœurs légères, des joailliers du Rialto et des marchands du Levant; juifs, Turcs et chrétiens, voyageurs, aventuriers, podestats, valets, avocats et gondoliers, se rendaient tous au centre commun du plaisir. L'air affairé et l'œil indifférent des uns, les pas mesurés et les regards jaloux des autres, les rires des plaisans, les chansons de la cantatrice, la mélodie du joueur de flûte, la grimace du bouffon, le front soucieux et tragique de l'improvisateur, la pyramide du grotesque, le sourire contraint et mélancolique du harpiste, les cris des vendeurs d'eau, les capuchons des moines, les panaches des guerriers, le bourdonnement des voix, et le bruit et le mouvement universel, joints aux objets plus permanens de la place, rendaient cette scène la plus remarquable du monde chrétien.

Située sur les confins de cette ligne qui sépare l'Europe occidentale de l'Europe

orientale, et en communication constante avec la dernière, Venise possédait une plus grande variété de caractères et de costumes qu'aucun autre des ports nombreux de cette région. Cette particularité peut encore être observée, en partie, de nos jours, malgré la fortune déchue de cette cité; mais à l'époque de notre histoire, la reine des îles, quoiqu'elle ne fût plus maîtresse de la Méditerranée ni même de l'Adriatique, était encore riche et puissante. Son influence se faisait sentir dans les cabinets du monde civilisé, et son commerce, quoique à son déclin, était encore suffisant pour soutenir les vastes possessions de ces familles, dont les ancêtres étaient devenus riches aux jours de sa prospérité. Ses habitans vivaient parmi ses lagunes dans cet état de léthargie qui marque les progrès d'une décadence quelconque, soit morale, soit physique.

A l'heure que nous avons indiquée, le vaste parallélogramme de la *Piazza*[1] se

[1] *Piazza*: grande place Saint-Marc. (*Note du Trad.*)

remplissait rapidement; les cafés et les *casini*, dans l'intérieur des portiques qui entourent trois des côtés de la place, étaient déjà encombrés par la foule. Tandis que sous leurs arches tout était resplendissant de la lueur des torches et des lampes, le noble rang d'édifice appelé les *Procuratori*[1], les bâtimens massifs du palais ducal, la plus ancienne église chrétienne, les colonnes de granit de la *Piazzetta*[2], les mâts triomphaux de la grande place et la tour si haute du Campanile, semblaient dormir, enveloppés du réseau de la lumière plus douce de la lune.

En face de la grande place s'élevait l'élégante et vénérable cathédrale de Saint-Marc, temple de trophées proclamant également la valeur et la piété de ses fondateurs. Cet édifice remarquable dominait les autres ornemens de ce lieu, comme un

[1] *Procuratori* : palais des procurateurs. Les procurateurs sont des nobles vénitiens, qu'on regarde comme les tuteurs publics des pauvres, des orphelins, etc., etc.

[2] *Piazzetta* : petite place Saint-Marc. (*Notes du Trad.*)

monument de la grandeur et de l'antiquité de la république. Son architecture sarrazine ; les rangées de petites colonnes précieuses, mais inutiles, qui surchargent sa façade, les dômes asiatiques et bas qui se reposent sur ses murailles depuis mille ans; ses grossières et fastueuses mosaïques; et par dessus tout les chevaux conquis à Corinthe qui s'élancent de cette sombre masse, beaux de toute la gloire de l'art grec, recevaient de cette lumière solennelle un caractère de mélancolie et de mystère, en harmonie avec les souvenirs qui se pressent en foule dans l'âme, tandis que l'œil s'arrête sur cette précieuse relique des temps passés.

Les autres ornemens particuliers de cette place étaient là comme de dignes compagnons de l'église : la base du Campanile reposait dans l'ombre, mais son sommet grisâtre recevait les rayons de la lune sur son profil oriental; les mâts[1] destinés à por-

[1] Trois mâts où l'on déployait autrefois les pavillons de la république en mémoire des trois royaumes de Chypre, de Candie et de Negrepont. (*Note du Trad.*)

ter les drapeaux conquis de Candie, de Constantinople et de la Morée se dessinaient en lignes sombres et aériennes; tandis qu'à l'extrémité de la plus petite place les formes du lion ailé et celles du saint patron de la ville, chacun sur sa colonne de granit africain, se distinguaient facilement dans l'azur des cieux.

Au pied du premier de ces monumens grandioses, un homme s'appuyait et regardait cette scène animée et frappante avec le calme et l'indifférence de la satiété. Une foule composée de quelques individus masqués et d'autres attachant peu d'importance à être reconnus, s'était élancée le long du quai dans la *Piazzetta*, se dirigeant vers la principale place, et cet homme avait à peine changé la direction de ses regards et celle de son corps. Son attitude était celle d'un serviteur patient habitué à l'obéissance et veillant pour le plaisir des autres. Les bras croisés et le corps en équilibre sur une jambe, le regard vague quoique exprimant la bonne humeur, il semblait attendre que quelque

signe d'autorité l'invitât à quitter son poste. Une jaquette de soie parsemée de fleurs, dont le tissu était composé des couleurs les plus éclatantes, le collet écarlate tombant, le velours brillant sur lequel des armoiries étaient brodées, le faisaient reconnaître pour un gondolier au service d'un particulier.

Cependant, fatigué des tours d'un groupe éloigné de sauteurs dont les pyramides de corps humains avaient pendant quelque temps attiré son attention, cet individu détourna les yeux et jeta ses regards sur les ondes. Un sentiment de plaisir se montra tout à coup sur son visage, et le moment d'après il pressa dans ses bras un marin au teint hâlé qui portait les habits larges et le bonnet phrygien des gens de sa profession. Le gondolier parla le premier; ses paroles avaient le doux accent de ses îles natales.

— Est-ce toi, Stefano? On disait que tu étais tombé dans les griffes des diables de Barbarie, et que tu plantais de tes mains

des fleurs pour un infidèle, tandis que tu les arrosais de tes larmes!

La réponse fut faite dans le dialecte plus dur de Calabre et avec la rude familiarité d'un marin.

— La bella Sorrentina n'est point la messagère d'un Curé! elle n'est pas faite non plus pour faire la sieste avec un corsaire tunisien qui croise dans son voisinage. Si tu avais jamais été au delà du Lido, tu saurais quelle est la différence entre donner la chasse à une felouque et l'attendre.

— Agenouille-toi alors, et remercie saint Théodore de sa protection. On a dû beaucoup prier sur ton vaisseau dans ce moment, caro Stefano, quoique personne ne soit plus hardi que toi parmi les montagnes de Calabre lorsque ta felouque est en sûreté sur le rivage.

Le marin jeta un regard moitié sérieux moitié plaisant sur l'image du saint patron, et répondit :

— Nous avions un plus grand besoin des ailes de ton lion que des faveurs de ton

saint; je n'ai jamais demandé de secours qu'à saint Janvier, même pendant un ouragan.

— Ce n'est pas ce que tu as fait de mieux, caro, puisque le bon évêque est plus habile à arrêter la lave qu'à apaiser les vents. Mais tu courus donc le danger de perdre la felouque et ses braves matelots parmi les Turcs?

— Il y avait eu en effet un navire tunisien qui croisait entre Stromboli et la Sicile; mais, de par saint Michel! il aurait aussi bien fait de chasser le nuage au dessus du volcan que de courir après la felouque pendant un sirocco.

— Tu devais avoir le cœur un peu malade, Stefano?

—Moi!... je ressemblais plutôt au lion que voici, avec une petite addition de chaînes et de muselières.

— Comme on s'en aperçut par la rapidité de ta felouque.

— Cospetto! j'ai souhaité mille fois, pendant la chasse, être un chevalier de

saint Jean et la bella Sorentina une brave galère maltaise, quand ce n'eût été que pour l'honneur de la chrétienté! Le mécréant serra de près mon arrière pendant deux heures, de si près que je pouvais reconnaître ceux de ces coquins qui portaient des turbans sales ou propres. C'était un triste spectacle pour un chrétien que de voir naviguer aussi bien ces infidèles.

—Et les pieds te faisaient mal, caro mio, en songeant à la bastonnade?

— J'ai couru trop souvent nu-pieds sur nos montagnes de Calabre pour frémir à l'idée d'une semblable bagatelle.

— Chaque homme a sa faiblesse, et je sais que la tienne est la crainte du bras d'un Turc. Tes montagnes natales ont leurs terres douces aux pieds et leurs terres rocailleuses; mais on dit que le Tunisien choisit un plancher aussi noueux que son cœur lorsqu'il se donne le plaisir des lamentations d'un chrétien.

— Le plus heureux mortel ne peut prendre que ce que la fortune lui envoie. Si la plante de mes pieds doit être éprouvée

par des coups, l'honnête prêtre de Sainte-Agathe sera volé d'un pénitent. J'ai fait un marché avec le bon curé, par lequel il est convenu que toutes les calamités accidentelles passeront sur le compte d'une pénitence générale. — Mais comment va le monde de Venise? et que fais-tu sur les canaux pendant cette saison pour empêcher les fleurs de ta jaquette de se faner?

—Je fais aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et je ferai demain ce que j'ai fait aujourd'hui: je conduis la gondole du Rialto au Giudecca, de Saint-George à Saint-Marc, de Saint-Marc au Lido, et du Lido au logis. Il n'y a point de Tunisien le long de la route pour faire frissonner le cœur ou chauffer les pieds.

— Assez de plaisanteries. N'y a-t-il rien de nouveau dans la république? aucun jeune noble noyé, aucun juif pendu?

— Rien d'aussi intéressant, excepté le malheur arrivé à Pietro. Tu te rappelles Pietrillo, qui passa une fois avec toi en Dalmatie comme surnuméraire, dans le temps qu'on le soupçonna d'avoir aidé le

jeune Français à enlever la fille d'un sénateur?

— Si je me rappelle la dernière famine! Le coquin ne fit que manger du macaroni et avaler le lacryma-Christi que le comte Dalmate avait alors.

— Poverino! sa gondole a été renversée par un habitant d'Ancône qui passa par dessus le bateau, sans plus de façon qu'un sénateur marche sur une mouche.

— Pourquoi le petit poisson va-t-il dans l'eau profonde?

— Le pauvre garçon traversait le Giudecca avec un étranger qui avait besoin d'aller prier dans l'église du Rédempteur lorsque le brick l'accrocha par le dais et brisa la gondole comme si elle eût été une bulle d'eau laissée par le Bucentaure.

—Le padrone aura été trop généreux pour se plaindre de la maladresse de Pietro, puisque le pauvre garçon en fut puni.

— Sainte mère de Dieu! il gagna la mer au même instant, sans cela il aurait servi de nourriture aux poissons des lagunes. Il n'y

a pas un gondolier à Venise qui ne ressentît l'injure au fond de son cœur, et nous savons aussi bien que nos maîtres comment obtenir justice d'une insulte.

—Ma foi! une gondole est mortelle comme une felouque, et toutes les deux ont leur temps. Il vaut mieux périr sous la proue d'un brick que de tomber sous les griffes d'un Turc.—Comment va ton jeune maître, Gino? Obtiendra-t-il ce qu'il demande au sénat?

— Il se rafraîchit le matin dans le Giudecca[1]; et si tu veux savoir ce qu'il fait le soir, regarde parmi les nobles dans le Broglio[2].

Tandis que le gondolier parlait, il jeta les yeux sur un groupe de patriciens se promenant sous les sombres arcades qui supportent les murailles supérieures du palais du doge, lieu consacré à certaines époques pour le seul usage des privilégiés.

— Je connais l'habitude que tes nobles

[1] Long canal de Venise.

[2] Promenade des nobles. (*Notes du Traduct.*)

de Venise ont de venir à cette heure sous cette colonnade basse, mais je n'avais jamais entendu dire qu'ils préférassent les eaux de la Giudecca pour leurs bains.

—Si le doge lui-même se jetait hors d'une gondole, il serait obligé d'aller au fond ou de nager comme le plus chétif des chrétiens.

—Par les eaux de l'Adriatique ! Le jeune duc allait-il aussi à l'église du Rédempteur pour faire ses prières?

—Il revenait après les avoir faites. Mais qu'importe dans quel canal un jeune noble soupire, la nuit? Nous étions par hasard près de l'habitant d'Ancône, lorsqu'il fit ce beau chef-d'œuvre. Tandis que Giorgio et moi nous écumions de rage en voyant la maladresse de l'étranger, mon maître, qui n'eut jamais beaucoup de goût ni de connaissance en fait de gondoles, se précipita dans l'eau pour empêcher la jeune dame de partager le sort de son oncle.

—Diavolo ! voilà la première syllabe que tu prononces concernant une jeune dame et la mort de son oncle!

— Tu étais trop occupé de ton Tunisien pour te le rappeler. J'ai dû te dire que la belle signora fut bien près de partager le sort de la gondole, et que la perte du marquis romain doit peser lourdement sur la conscience du padrone.

— Santo Padre! quel malheur pour un chrétien de mourir comme un chien, par la négligence d'un gondolier!

— C'est heureux pour l'habitant d'Ancône que cela se soit passé ainsi; car on dit que le Romain avait assez d'influence pour engager un sénateur à traverser le Pont des Soupirs en cas de besoin.

— Le diable emporte tous les bateliers négligens, dis-je! Et que devint le coquin maladroit?

— Je te dis qu'il quitta le Lido à l'heure même, ou...

— Et Piétrello?

— Il fut repêché par l'aviron de Giorgio, car l'un et l'autre nous étions occupés à sauver les coussins et autres choses de valeur.

— Ne pûtes-vous rien faire pour le pau-

vre Romain? Le malheur poursuivra ce brick à cause de sa mort.

—Que le malheur le poursuive jusqu'à ce qu'il laisse ses os contre quelque roc plus dur que le cœur de son patron! Quant à l'étranger, nous ne pûmes rien faire de mieux que de dire pour lui une prière à saint Théodore, puisqu'il mourut du coup! Mais qui est-ce qui t'amène à Venise, caro mio? car ton peu de succès avec les oranges, à ton dernier voyage, t'avait engagé à renoncer à la ville.

Le Calabrois posa un doigt sur une joue, et allongea le visage de manière à donner une expression comique à ses yeux noirs, tandis que le reste de ses beaux traits grecs exprimait la mauvaise humeur.

—Fais attention, Gino, dit-il: ton maître appelle peut-être pour sa gondole entre le coucher et le lever du soleil.

— Un hibou n'est pas plus éveillé que lui depuis quelque temps. Ma tête n'est jamais sur l'oreiller avant que le soleil ne soit au dessus du Lido depuis que la neige s'est fondue sur le Mont-Felice.

— Et lorsque le soleil du visage de ton maître se couche dans son propre palais, tu te hâtes d'aller sur le pont du Rialto, parmi les joailliers et les bouchers, pour raconter la manière dont ton maître passe la nuit.

— Ce serait la dernière nuit que je servirais le duc de Sainte-Agathe si ma langue était si leste! Le gondolier et le confesseur sont les deux conseillers privés d'un noble, maître Stefano; avec cette petite différence, que le dernier ne connaît que les péchés qu'il veut bien révéler, tandis que le premier en sait souvent davantage. Je puis trouver une occupation plus sûre, sinon plus honnête, que celle de raconter en plein air les secrets de mon maître.

— Et moi je suis trop sage pour permettre à tous les revendeurs juifs de Saint-Marc de se mêler de mes affaires.

— Oh! oh! mon vieil ami, il y a quelque différence entre nos deux occupations après tout. Un patron de felouque ne peut pas, en toute justice, être comparé au gondolier confident d'un duc napolitain qui

a le droit d'être admis au conseil des Trois-cents.

— Il y a juste la différence qui existe entre l'eau tranquille et les vagues de la mer. Vous effleurez d'un oisif aviron la surface d'une lagune, et je traverse le canal de Piombino par un bon mistral, je dépasse le phare de Messine par un orage, je double Sainte-Marie de Lucques par un vent du levant, j'effleure l'Adriatique par un sirocco assez violent pour cuire mon macaroni et qui fait bouillir la mer plus fort que les chaudrons de Scylla.

— Écoute! interrompit avec vivacité le gondolier qui, suivant l'humeur italienne, s'était disputé pour la préeminence sans attacher une grande importance à son opinion; voilà quelqu'un qui va penser que nous avons besoin de sa main pour terminer la dispute.

Le Calabrois recula d'un pas en silence, et regarda l'individu qui avait causé cette remarque avec un air triste mais calme. L'étranger passa lentement. Il n'avait pas trente ans, quoique la gravité de sa conte-

nance lui donnât l'air plus âgé. Ses joues pâles attestaient plutôt les chagrins d'esprit que la maladie. Le bon état de l'homme physique se montrait chez lui dans la force musculaire d'un corps qui, quoique fluet et actif, annonçait une grande vigueur. Son pas était ferme, égal et assuré; son maintien droit et aisé, et toutes ses manières caractérisées par un sang-froid qui ne pouvait échapper à l'observation.

Cependant sa toilette était celle de la classe inférieure: un pourpoint de velours commun, un bonnet à la montero de couleur brune, tel qu'on en portait beaucoup alors dans les contrées méridionales de l'Europe, avec d'autres vêtemens d'une mode semblable, composaient son costume.

Son visage était mélancolique plutôt que sombre, et le repos parfait qu'on y lisait s'accordait avec le calme de toute sa personne. Ses traits néanmoins étaient hardis et mêmes nobles, montrant ces lignes vigoureuses qui caractérisent les physionomies italiennes des plus hautes classes. Parmi ces traits remarquables brillaient

des yeux pleins de feu, d'intelligence et de passion.

Au moment où l'étranger passa, son regard perçant examina le gondolier et son compagnon; mais ce coup d'œil, quoique pénétrant, fut sans intérêt; c'était le regard vague, mais fatigué, que les hommes qui ont quelque raison de défiance jettent habituellement sur leurs semblables. Il détourna la vue, et l'arrêta avec la même expression sur la première personne qui se rencontra sur son chemin, et lorsque sa tranquille et gracieuse figure se perdit dans la foule, son œil vif et brillant s'était porté de la même manière sur vingt autres.

Ni le gondolier ni le marin de Calabre ne parlèrent jusqu'au moment où ils n'aperçurent plus cet homme remarquable. Alors le premier prononça simplement ce nom, avec une respiration pénible:

— Jacopo!

Son compagnon leva trois doigts avec une expression mystérieuse, et montra le palais des doges.

— Le laissent-ils prendre l'air, même

dans Saint-Marc? demanda-t-il avec surprise.

— Il n'est pas facile, caro mio, de faire remonter l'eau vers sa source ou d'arrêter le courant. On dit que la plupart des sénateurs céderaient plutôt leur espérance du bonnet à cornes que de renoncer à lui. Jacopo! il connaît plus de secrets de famille que le bon prieur de Saint-Marc lui-même, ce pauvre homme, qui est la moitié du jour dans le confessional!

— Ah! ils ont peur de le mettre dans une jaquette de fer, de crainte de faire sortir de singuliers secrets de son corps.

— Corpo di Bacco! il y aurait peu de tranquillité dans Venise, si le conseil des Trois mettait dans sa tête de délier la langue de cet homme d'une aussi rude manière.

— Mais on dit, Gino, que le conseil des Trois à une manière de nourrir les poissons des lagunes qui jetterait peut-être le soupçon de sa mort sur quelques malheureux habitans d'Ancône, si le corps se remontrait jamais.

— C'est bien; il n'y a pas besoin de crier cela aussi haut que si tu étais un Sicilien avec ton porte-voix, quoique le fait puisse être vrai. Pour dire la vérité, il y a peu d'hommes dans les affaires qu'on juge avoir plus de pratique que celui qui vient d'entrer dans la Piazzetta.

— Deux sequins! répondit le Calabrois, renforçant cette expression d'une grimace significative.

— Santa Madona! tu oublies, Stefano, que même le confesseur n'a aucun embarras dans une affaire où il a été employé. On ne pourrait acheter un de ses coups moins de cent caratano : deux sequins sont bons pour les indiscrets, ou du moins pour ceux qui font leurs prières dès qu'ils ont peur.

— Jacopo! repartit l'autre, avec une emphase qui semblait réunir toute son aversion et son horreur.

Le gondolier haussa les épaules avec autant d'expression qu'un homme né sur les bords de la Baltique en eût mis dans ses

paroles, mais il parut croire que le sujet était épuisé.

— Stefano Milano, ajouta-t-il après un moment de silence, il y a des choses à Venise que celui qui veut manger son macaroni en paix doit oublier. N'importe quelles soient les affaires qui vous appellent à la ville, vous arrivez à temps pour voir la regatta [1] que l'état doit donner demain.

— As-tu un aviron pour cette course?

— Celui de Giorgio ou le mien, sous le patronage de saint Théodore. Le prix sera une gondole d'argent pour celui que le bonheur ou l'adresse favorisera. Puis nous aurons les noces avec l'Adriatique.

— Tes nobles feront bien de faire leur cour à la fiancée, car il y a des hérétiques qui réclament ses faveurs. J'ai rencontré un corsaire singulièrement gréé et d'une miraculeuse vitesse; en tournant la pointe d'Otrante, il semblait presque avoir envie

[1] Regatta ou course de gondoles. (*Note du Traduct.*)

de suivre la felouque jusque dans les lagunes.

— Cette vue t'échauffa-t-elle la plante des pieds, caro mio?

— Il n'y avait point de tête coiffée d'un turban sur son pont, mais des bonnets de matelots posés sur des cheveux bien touffus et attachés sous des mentons bien rasés. Le Bucentaure n'est plus le meilleur bâtiment qui vogue entre la Dalmatie et les îles, quoique sa dorure le rende le plus brillant. Il y a des hommes au delà des colonnes d'Hercule qui ne sont point satisfaits d'entreprendre tout ce qui peut être fait sur leurs propres côtes, mais qui prétendent faire une partie de ce qui peut être fait sur les nôtres.

—La république est un peu vieille, caro, et l'âge a besoin de repos; les jointures du Bucentaure se sont roidies avec le temps; et après tant de voyages au Lido, j'ai entendu dire à mon maître que le lion ailé ne vole plus aussi loin que dans sa jeunesse.

— Don Camillo a la réputation de parler

hardiment de la fortune de cette ville, lorsque sa tête est en sûreté sous le toit du vieux palais de Sainte-Agathe. S'il parlait avec plus de respect du bonnet du Doge et du conseil des Trois, ses prétentions de succéder aux droits de ses ancêtres paraîtraient plus justes aux yeux de ses juges. Mais la distance adoucit les couleurs et apaise les craintes. Mon opinion sur la rapidité de la felouque et sur les mérites d'un Turc subit des changemens de cette sorte entre le pont et la pleine mer; et je t'ai vu, bon Gino, oublier saint Théodore et t'adresser à saint Janvier lorsque tu étais à Naples, avec autant d'ardeur que si tu te croyais en danger du volcan.

— Il faut parler à ceux qui sont les plus près, afin de mieux entendre, répondit le gondolier en jetant un regard moitié moqueur, moitié superstitueux, vers la statue qui couronnait la colonne de granit contre le piédestal de laquelle il était toujours appuyé. C'est une vérité qui nous avertit d'être prudent : car voilà un juif qui regarde de ce côté. On dirait qu'il

éprouve un scrupule de conscience de laisser passer nos remarques irrespectueuses sans aller les rapporter. On assure que le vieux barbon a d'autres affaires avec les Trois-cents, outre celle de leur demander l'argent qu'il prête à leurs fils. Ainsi, Stefano, tu penses donc que la république ne plantera jamais un autre mât de triomphe dans Saint-Marc et n'apportera plus de trophées dans la vénérable église?

—Naples elle-même, avec ses changemens continuels de maîtres, est aussi disposée à faire quelque action d'éclat sur mer que ton animal ailé qui est là. Tu es assez bon pour conduire une gondole dans tes canaux, Gino, ou pour suivre ton maître dans son château de Calabre; mais si tu savais ce qui se passe dans le monde, tu serais heureux d'écouter les marins aux longs voyages. Les beaux jours de Saint-Marc sont passés, et ceux des hérétiques du nord sont venus.

— Tu as été dernièrement parmi les menteurs de Génois, Stefano, et tu es arrivé ici la tête remplie de ces contes sur le

pouvoir des hérétiques. Gênes la superbe! qu'est-ce que c'est qu'une ville de murailles comparée à une ville de canaux et d'îles, comme celle-ci? et qu'a fait cette république des Apennins pour être mise en rapport avec les hauts faits de la reine de l'Adriatique? Tu oublies ce que Venise a été...

— Zitto, zitto! cet *a été*, caro mio, est un grand mot dans toute l'Italie. Tu es aussi fier du passé qu'un Romain du Trastevere.

— Et le Romain du Trastevere a raison. N'est-ce rien, Stefano Milano, que d'être descendu d'un peuple grand et brave?

— C'est encore mieux, Gino Monaldi, d'être un peuple grand et victorieux dans le présent. L'orgueil du passé ressemble un peu au plaisir de ce fou qui rêvait du vin qu'il avait bu la veille.

— Ceci est bon pour un Napolitain dont le pays ne fut jamais une nation, reprit le gondolier avec colère. J'ai entendu dire souvent à don Camillo, dont l'éducation a été aussi soignée que sa naissance est noble, que la moitié des peuples de l'Europe

ont monté sur le cheval de Sicile et ont usé des jambes de tes Napolitains, excepté ceux qui avaient le plus de droits à leurs services!

—Cela peut être; et cependant les figues sont aussi douces que jamais, et les becfigues aussi tendres! les cendres du volcan couvrent tout!

— Gino! dit avec autorité une voix près du gondolier.

— Signore!

Celui qui avait interrompu le dialogue montra le bateau sans dire une parole.

— Au revoir, murmura précipitamment le gondolier.

Son compagnon lui serra la main avec amitié; car ils étaient compatriotes de naissance, quoique le hasard eût attiré le premier sur les canaux. L'instant d'après, Gino arrangeait les coussins de son maître, ayant d'abord éveillé son subordonné et son confrère en avirons, qui était plongé dans un profond sommeil.

CHAPITRE II.

Avez-vous jamais navigué dans une gondole à Venise?

SHAKSPEARE.

LORSQUE don Camillo Monforte entra dans la gondole, il ne s'assit pas dans le pavillon. Un bras appuyé sur le faîte du dais, son manteau jeté négligemment sur une épaule, le jeune noble resta debout, dans une attitude méditative, jusqu'à ce que ses habiles serviteurs eussent retiré le bateau de la petite flotte qui encombrait le quai et l'eussent poussé en pleine eau.

Ce devoir accompli, Gino toucha son bonnet écarlate, et regarda son maître comme pour demander la direction qu'il devait suivre. Il reçut pour toute réponse un geste silencieux qui indiquait la route du grand canal.

—Tu as l'ambition de montrer ton adresse dans la regatta, Gino, observa don Camillo lorsque la gondole eut fait quelques progrès; ce désir mérite d'obtenir du succès. Tu parlais à un étranger lorsque je t'ai appelé?

— Je demandais des nouvelles de nos montagnes de Calabre à un ami qui vient d'arriver dans le port avec sa felouque, quoique cet homme eût juré par saint Janvier que Venise ne le reverrait plus, parce que son dernier voyage avait été malheureux.

— Comment appelles-tu sa felouque, et quel est le nom du patron?

— La bella Sorrentina, commandée par un certain Stefano Milano, fils d'un ancien serviteur de Sainte-Agathe. La barque n'est pas une des moins agiles, et a quelque ré-

putation de beauté. Elle devrait avoir une fortune heureuse, car le bon curé la recommanda, avec maintes prières dévotes, à la Vierge et à saint François.

Le noble parut prêter plus d'attention à un entretien qu'il avait d'abord commencé avec ce ton léger qu'un supérieur emploie souvent pour encourager un serviteur favori.

— La bella Sorentina !.... N'ai-je pas des motifs de connaître cette barque ?

— Rien n'est plus vrai, signore. Son patron a des parens à Sainte-Agathe, comme je viens de le dire à votre excellence, et son vaisseau fut amarré sur le rivage, près du château, pendant plus d'un hiver rigoureux.

— Qui l'amène à Venise?

— Je donnerais ma meilleure jaquette aux couleurs de votre excellence pour le savoir. Je m'inquiète aussi peu que personne des affaires d'autrui, et je sais que la discrétion est la principale vertu d'un gondolier. Cependant j'ai essayé de connaître ce qui l'amenait, autant qu'un ancien voi-

sin pouvait le faire; mais il fut aussi prudent dans ses réponses que s'il avait nolisé la confession de cinquante chrétiens. Si votre excellence me permet de le questionner en votre nom, il aura le diable au corps si le respect pour son seigneur et mon adresse n'en tirent autre chose qu'une fausse facture.

—Tu choisiras parmi mes gondoles pour la regatta, Gino, répondit le duc de Sainte-Agathe; puis entrant dans le pavillon, il se jeta sur la pile élégante de coussins de peau noire, sans donner aucune réponse à la suggestion de son domestique.

La gondole continua sa course silencieuse avec le mouvement fantastique particulier à cette espèce de barque. Gino, qui, en sa qualité de supérieur vis-à-vis son camarade, se tenait sur le petitpont arqué de la poupe, agitait son aviron avec sa promptitude et son adresse habituelles, variant de direction, tantôt à droite, tantôt à gauche, parmi la multitude de bâtimens de toutes les dimensions et de tous les usages qu'il rencontrait sur son chemin. Les palais succé-

daient aux palais, et la plupart des principaux canaux qui conduisaient aux différens spectacles et autres lieux d'amusement fréquentés par son maître étaient passés aussi, sans que don Camillo indiquât une nouvelle direction; enfin la gondole parvint en face d'un bâtiment qui parut exciter plus que l'attente ordinaire. Giorgio ne conduisit plus son aviron que d'une main, regardant Gino par dessus son épaule, et Gino laissa sa rame traîner sur la surface de l'eau. Tous les deux semblaient attendre de nouveaux ordres, manifestant cette sorte d'instinctive sympathie avec celui qu'ils servaient, qu'un cheval montre à une porte devant laquelle son maître passe rarement sans entrer.

L'édifice qui causa cette hésitation chez les deux gondoliers était une de ces résidences de Venise qui sont aussi remarquables par leur richesse extérieure et leurs ornemens que par leur situation singulière au milieu des eaux. Une base massive de marbre était assise aussi solidement sur l'onde que si elle eût pris naissance sur un roc, tandis que les étages s'entassaient sur

les étages, d'après les règles les plus capricieuses de l'architecture, jusqu'à une hauteur peu connue, excepté dans la demeure des princes. Des colonnades, des médaillons, des corniches massives étaient suspendues sur le canal, comme si l'art de l'homme eût pris plaisir à charger la structure supérieure, pour se jouer de l'élément mobile qui recélait sa base. Un escalier, sur lequel chaque ondulation produite par la barque refoulait une vague, conduisait à un vaste vestibule qui remplissait, sous quelques rapports, le but d'une cour. Deux ou trois gondoles étaient amarrées près de là, mais l'absence de leurs conducteurs prouvait qu'elles étaient à l'usage particulier de ceux qui habitaient la maison, Les gondoles étaient protégées du contact des barques qui passaient, par des pieux enfoncés obliquement au fond de l'eau: des morceaux de bois semblables, dont l'extrémité était peinte et ornée, et qui montraient quelquefois les couleurs et les armes du propriétaire, formaient une espèce de petit havre pour les gondoles de la

maison, devant la porte de toutes les habitations remarquables.

— Où votre excellence veut-elle être conduite? demanda Gino, lorsqu'il s'aperçut que son délai n'avait amené aucun ordre de son maître.

— Au palais.

Giorgio jeta un regard de surprise à son camarade; puis l'obéissante gondole tourna court devant cette riche, mais sombre demeure, comme si la petite barque avait soudainement obéi à sa propre impulsion. Un moment plus tard elle tourna de côté, et ce son creux, causé par les flaques d'eau entre de hautes murailles, annonça son entrée dans un canal plus étroit. Avec des avirons plus courts, les gondoliers dirigèrent la barque dans quelque nouveau canal, tantôt s'élançant sous un pont bas, et criant, avec la voix modulée du pays et le ton particulier à leur métier, les avertissemens bien connus à ceux qui passaient dans une direction opposée; un dernier coup de la rame de Gino amena prompte-

ment le côté de la barque près d'un escalier.

— Tu me suivras, dit don Camillo en plaçant son pied avec la prudence habituelle sur une pierre mouillée, et en appuyant une main sur l'épaule de son serviteur; j'ai besoin de toi.

Ni le vestibule, ni l'entrée, ni les autres parties visibles de cette demeure n'indiquaient le luxe et la richesse du palais sur le grand canal; cependant elles annonçaient la résidence d'un noble de quelque distinction.

— Tu feras sagement, Gino, de confier ta fortune à la nouvelle gondole, dit le maître en montant le lourd escalier de pierre, et montrant, tandis qu'il parlait, une nouvelle et belle barque dans un coin du vestibule, comme les voitures sont dans les cours des maisons bâties sur un terrain plus solide. Celui qui veut être favorisé de Jupiter doit pousser la roue avec son épaule; tu comprends, mon ami.

L'œil de Gino brilla, et il n'épargna pas les expressions de ses remercîmens. Ils

étaient montés au premier étage, et avaient traversé une longue suite de sombres appartemens, avant que la gratitude et l'orgueil du gondolier fussent réduits au silence.

— Aidé par un bras puissant et une gondole légère, ta chance de succès sera aussi bonne que celle d'un autre, Gino, dit don Camillo en fermant la porte de son cabinet. A présent, tu peux me donner une preuve de zèle d'une autre façon. Le visage d'un homme appelé Jacopo Frontoni t'est-il connu?

— Excellence! s'écria le gondolier, en respirant péniblement.

— Je te demande si tu connais le visage d'un homme nommé Frontoni?

— Son visage, signore?

— Par quelle autre chose voudrais-tu distinguer un homme?

— Un homme, signor don Camillo?

— Te moques-tu de ton maître, Gino? Je t'ai demandé si tu connais un certain Jacopo Frontoni, un habitant de Venise?

— Oui, Votre Excellence.

— Celui dont je veux parler est remarquable depuis long-temps par les malheurs de sa famille; son père est maintenant en exil sur quelque rivage de la Dalmatie.

— Oui, Votre Excellence.

— Il y a beaucoup de personnes qui portent le nom de Frontoni, il est important que tu ne te trompes pas. Jacopo, de cette famille, est un jeune homme de vingt-cinq ans; sa démarche est agile, son visage mélancolique, et il a moins de vivacité de tempérament que sa jeunesse pourrait le faire croire.

— Oui, Votre Excellence.

— Il communique peu avec les personnes de sa classe, et il est plutôt remarquable par le silence et l'intelligence avec lesquels il remplit ses devoirs, que par les plaisanteries et la gaîté des gens de son espèce. Ce Jacopo Frontoni a sa demeure quelque part près de l'arsenal.

— Cospetto! signor duc, cet homme est aussi bien connu de nous autres gondoliers que le pont du Rialto. Votre

Excellence n'a pas besoin de faire son portrait.

Don Camillo Monforte cherchait parmi les papiers d'un secrétaire; il leva les yeux, un peu surpris de cette saillie de son serviteur, puis il reprit tranquillement son occupation.

— Si tu connais cet homme, cela suffit.

— Oui, Votre Excellence. Et que désirez-vous de ce maudit Jacopo?

Le duc de Sainte-Agathe sembla réfléchir un instant. Il replaça les papiers qu'il avait dérangés et ferma son secrétaire.

— Gino, dit-il d'un ton de confiance et d'amitié, tu es né sur mes domaines, quoique depuis si long-temps tu tiennes l'aviron à Venise, et tu as passé ta vie à mon service.

— Oui, Votre Excellence.

— Mon désir est que tu finisses tes jours où ils ont commencé. J'ai eu jusqu'ici beaucoup de confiance en ta discrétion, et j'ai le plaisir de pouvoir ajouter que tu n'as jamais trompé mon attente, bien que tu aies été nécessairement le témoin de quelques

exploits de jeunesse qui auraient pu causer de l'embarras à ton maître, si ta langue eût été moins silencieuse.

— Oui, Votre Excellence.

Don Camillo sourit, mais cette expression de gaîté fut bientôt remplacée par un regard grave et pensif.

— Comme tu connais celui que j'ai nommé, notre affaire est simple. Prends ce paquet, ajouta don Camillo en plaçant une lettre d'une dimension plus qu'ordinaire entre les mains du gondolier; et tirant de son doigt une bague à cachet, il dit encore: Voilà le signe de tes pouvoirs. Sous cette arche du palais du doge qui conduit au canal Saint-Marc, sous le Pont des Soupirs, tu trouveras Jacopo. Donne-lui le paquet; et, s'il le demande, remets-lui la bague. Attends ses ordres, et reviens avec sa réponse.

Gino reçut cette commission avec le plus profond respect, mais avec un effroi qu'il ne put cacher. Son obéissance habituelle envers son maître paraissait avoir à lutter contre son dégoût pour la commission

qu'il était obligé de remplir; et il y avait même une répugnance fondée sur des principes, dans son hésitation, tout humble qu'elle était. Si don Camillo s'aperçut des sentimens de son serviteur, il sut le cacher avec adresse.

— A l'arche qui conduit au palais, sous le Pont des Soupirs, ajouta froidement don Camillo; et que ton arrivée dans ce lieu soit aussi près que possible de la première heure de la nuit.

— J'aurais désiré, signor, que vous m'eussiez commandé, ainsi qu'à Giorgio, de vous conduire à Padoue.

— La route est longue. Pourquoi ce désir subit d'entreprendre de nouvelles fatigues?

— Parce qu'il n'y a là ni palais du doge, ni Pont des Soupirs, ni chien de Jacopo Frontoni parmi les champs.

— Tu as peu de goût, ce me semble, pour cette commission; mais tu devrais savoir que, lorsqu'un maître commande, le devoir d'un fidèle serviteur est d'obéir. Tu es né mon vassal, Gino Monaldi, et quoique depuis ton enfance tu sois gondo-

lier, tu dépends cependant de mes fiefs de Naples.

— Saint Janvier sait que je suis reconnaissant de cet honneur, signore ! Mais il n'y a pas un vendeur d'eau dans les rues de Venise, pas un gondolier de ses canaux qui ne souhaitent le Jacopo partout ailleurs que dans le sein d'Abraham. Il est la terreur de tous les jeunes amans et de tous les créanciers pressans des îles.

— Tu vois, babillard, qu'il y a au moins un des premiers qui ne le craint pas. Tu le trouveras sous le Pont des Soupirs, tu lui montreras le cachet et tu lui remettras la lettre, suivant mes instructions.

— C'est se perdre de réputation que de se faire voir parlant à un tel mécréant ! Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu Annina, la jolie fille du vieux marchand de vin sur le Lido, déclarer qu'il était aussi dangereux d'être vu une fois dans la compagnie de Jacopo Frontoni, que d'être surpris deux fois à rapporter de vieilles cordes de l'arsenal, comme cela est arrivé à Roderigo son cousin du côté de sa mère.

— Tu as fait une étude, il paraît, de la morale du Lido. Rappelle-toi de lui montrer la bague, de crainte qu'il ne se méprenne sur ta commission.

—Votre Excellence ne pourrait-elle plutôt m'envoyer rogner les ailes du lion ou corriger les peintures du Titien? J'ai une antipathie mortelle à passer les dernières heures du jour avec un coupe-jarrets. Si quelques-uns de nos gondoliers me voyaient causer avec cet homme, j'aurais besoin de l'influence de Votre Excellence pour obtenir une place dans la regatta.

—S'il te retient, Gino, tu attendras son bon plaisir; et s'il te congédie tout d'abord, reviens ici avec promptitude afin que je connaisse les résultats de cette entrevue.

— Je sais très-bien, signor don Camillo, que l'honneur d'un noble est plus délicat que celui de ses serviteurs, et que la tache sur la robe de soie d'un sénateur se voit de plus loin que celle qui se trouve sur une jaquette de velours. Si quelqu'un indigne de l'attention de Votre Excellence a osé l'offenser, Giorgio et moi, nous sommes

prêts dans tous les temps à montrer que nous savons ressentir profondément une injure faite à notre maître; mais un mercenaire qu'on loue pour deux, dix et même cent sequins!

— Je te remercie de ton avertissement, Gino. Va dormir dans ta gondole, et dis à Giorgio de venir dans mon cabinet.

— Signore!

— Es-tu résolu à ne point obéir à mes ordres?

— Votre Excellence désire-t-elle que je me rende au pont des Soupirs par les rues ou par les canaux?

— On peut avoir besoin de la gondole: prends tes avirons.

— Un bateleur n'aura pas le temps de faire la roue que la réponse de Jacopo sera ici.

Ayant ainsi subitement changé de dessein, le gondolier quitta l'appartement; car la répugnance de Gino disparut au moment où il s'aperçut que la commission confidentielle de son maître allait être remplie par un autre. Descendant rapidement l'es-

calier secret, au lieu d'entrer dans le vestibule où se trouvaient six serviteurs de différens grades, il traversa un des étroits corridors du palais pour se rendre dans une cour intérieure, et de là, par une porte basse et peu fréquentée, il entra dans une allée obscure qui communiquait avec la rue la plus voisine.

Quoique notre siècle soit celui de l'activité et de l'intelligence, et que l'Atlantique ne soit plus une barrière même pour aller chercher les amusemens les plus simples, il est peu d'Américains qui aient jamais eu l'occasion d'examiner personnellement les particularités remarquables d'un pays où la ville que Gino parcourait avec tant de diligence n'est pas un des objets les moins dignes d'observation.

Ceux qui ont été assez heureux pour visiter l'Italie nous excuseront sans doute si nous nous livrons à une description brève, mais que nous croyons utile pour les personnes qui n'ont pas eu cet avantage.

La ville de Venise est située sur un amas d'îles basses et sablonneuses. Il est probable

que le pays qui se trouve le plus près du golfe n'est pas toute cette immense plaine de la Lombardie dans sa formation primitive. Quelle que puisse être l'origine de ce large et fertile royaume, les causes qui ont donné naissance aux lagunes, et à Venise ses fondemens extraordinaires et pittoresques, sont trop apparentes pour être méconnues. Plusieurs torrens qui découlent des vallées des Alpes versent dans ce lieu leur tribut à l'Adriatique : leurs eaux viennent chargées de débris de montagnes pulvérisées. Débarrassées de la violence du courant, ces particules ont été nécessairement déposées dans le golfe, où elles ont été d'abord soumises au pouvoir de la mer. Agité par les courans, les contre-courans et les vagues, le sable s'est accumulé en monticules sous-marins jusqu'au dessus de la surface de la mer, formant des îles dont l'élévation fut graduellement augmentée par la décadence de la végétation. Un regard sur la carte prouvera que le golfe de Venise est, non pas littéralement, mais de fait, au haut de l'Adriatique, si l'on a

égard aux effets produits par le vent du sud-est, appelé le sirocco. Cette circonstance accidentelle est probablement la raison pour laquelle les lagunes ont un caractère plus déterminé à l'embouchure des courans inférieurs qui s'y jettent, qu'à celle de la plupart des autres rivières qui coulent également des Alpes et des Appenins dans la même petite mer.

La conséquence naturelle du courant d'une rivière se rencontrant avec les eaux de quelques bassins plus larges et où il n'y a point de base de rocher, est la formation dans l'endroit où les actions opposées sont neutralisées, d'un banc qu'on appelle en terme technique une barre. Les côtes des États-Unis fournissent des preuves constantes de la vérité de cette théorie; chaque rivière ayant sa barre, avec ses canaux, qui sont souvent déplacés ou nettoyés par les inondations, les brises ou les marées. L'opération continuelle et puissante des vents du sud-est d'un côté, avec l'augmentation périodique des courans des Alpes de l'autre, ont converti cette barre, à l'en-

trée des lagunes de Venise, en une succession d'îles longues, basses et sablonneuses, qui s'étendent en ligne droite presque en travers de l'embouchure du golfe. Les eaux des rivières ont nécessairement frayé quelques canaux pour leur passage, ou ce qui est maintenant une lagune serait il y a long-temps devenu un lac. Un autre millier d'années peut changer le caractère de ce singulier pays au point de métamorphoser les canaux de la baie en rivières, et les rivages boueux en marais et en prairies, semblables à celles qu'on voit pendant un si grand nombre de lieues dans l'intérieur des terres. La ligne de sable qui donne au port de Venise et à ses lagunes toute sa sécurité est appelé le Lido de Palestrine; elle est artificielle en plus d'une partie; et la muraille du Lido (littéralement le rivage), quoique incomplète comme la plupart des ouvrages vantés de l'ancien hémisphère et plus particulièrement ceux d'Italie, peut rivaliser avec le môle d'Ancone et la muraille de Cherbourg. Les cent petites îles qui contiennent maintenant les

ruines de ce qui était dans le moyen âge le marché de la Méditerranée sont groupées les unes près des autres à la distance d'une portée de canon de leur barrière naturelle. L'art s'est uni à la nature pour utiliser le tout; et à part l'influence des causes morales, la rivalité d'une ville voisine, rivalité entretenue par la politique et la crue graduelle des eaux, causée par le dépôt continuel des torrens, il serait difficile d'imaginer un havre plus commode et plus sûr, lorsqu'on y est une fois entré, que celui de Venise, même de nos jours. Comme les plus profonds canaux des lagunes ont été conservés, la ville est coupée dans chaque direction par des passages qui, d'après leur apparence, sont appelés canaux, mais qui en réalité sont autant de petits bras de mer. Sur le bord de ces passages, les murailles des maisons sortent littéralement de l'eau, car l'économie du terrain a forcé les propriétaires à étendre leurs possessions jusque sur le bord du canal, de la même manière que les quais et les magasins dans nos pays sont construits jusqu'au bord des flots.

Il est maintes îles de Venise qui n'étaient dans l'origine que des bancs de terre périodiquement à sec; et sur toutes l'usage des pilotis est nécessaire pour supporter le poids des églises, des palais et des monumens publics, sous lesquels, dans la suite des siècles, l'humble monceau de sable s'est accru.

La grande multitude des canaux, et peut-être l'économie du travail, a donné à la plus grande partie des bâtimens la facilité d'une entrée par eau; mais tandis que presque chaque demeure a sa façade sur un canal, il existe toujours des communications par derrière avec les passages intérieurs de la ville. C'est une faute, dans la plupart des descriptions de Venise, de tant parler de ses canaux et si peu de ses rues. Ces dernières sont étroites, mais elles sont pavées, commodes, silencieuses et coupent toutes les îles, qui communiquent entre elles par le moyen d'un nombre incalculable de ponts. Quoique le sabot d'un cheval et le bruit d'une roue ne soient jamais entendus dans ces étroites avenues, elles sont

d'une grande utilité dans tous les usages de la vie domestique.

Gino entra dans une de ces rues lorsqu'il quitta le passage particulier qui communiquait avec le palais de son maître. Il traversa la foule dont il était environné avec une vivacité qui ressemblait aux mouvemens d'une anguille parmi les herbes des lagunes. Il ne répondait aux nombreux saluts de ses connaissances que par des signes de tête, et il ne s'arrêta pas un seul instant jusqu'à ce que ses pas l'eussent conduit à la porte d'une maison sombre et basse, construite dans le coin d'une place habitée par des gens d'une condition inférieure. Se frayant un chemin à travers les tonneaux, les cordages et les débris de toute espèce, le gondolier finit par trouver une porte retirée qui ouvrait dans une chambre dont la seule lumière venait d'une espèce de puits, qui descendait entre les murailles de la maison adjacente et de celle où il venait d'entrer.

— Que sainte Anne me bénisse! est-ce toi, Gino Monaldi? s'écria une jolie grisette

vénitienne, dont la voix et les manières trahirent autant de coquetterie que de surprise. A pied, par la porte secrète; est-ce là l'heure à laquelle tu viens ordinairement ici?

— Il est vrai, Annina, que ce n'est point le temps de parler d'affaire à ton père, et qu'il est un peu trop tôt pour venir te voir toi-même; mais j'ai moins de temps pour parler que pour agir. Pour l'amour de saint Théodore et celui d'un constant et sot jeune homme, qui, s'il n'est pas ton esclave, est au moins ton chien, apporte-moi la jaquette que je portais lorsque nous allâmes ensemble voir la fête de Fusina.

— Je ne sais pas quel est ton message, Gino, ni la raison pour laquelle tu désires quitter la livrée de ton maître pour l'habit d'un commun batelier; tu es bien mieux avec cette soie à fleurs qu'avec ce velours fané, et si j'ai jamais fait l'éloge de ce dernier vêtement, c'est parce que tu le portais lorsque tu me conduisis à la fête et que je ne voulus pas perdre l'occasion de donner une

louange à un homme qui les aime autant que toi.

— Zitto! zitto! il n'est point ici question de fêtes, mais d'une affaire sérieuse et qui doit être accomplie promptement. La jaquette, si tu m'aimes.

Annina, qui n'avait pas négligé l'essentiel pendant qu'elle moralisait, jeta le vêtement sur un tabouret, à la portée de la main du gondolier, au moment où ce dernier faisait ce tendre appel, et de manière à prouver qu'elle n'était pas surprise d'une confession de cette sorte, même quand elle n'était pas sur ses gardes.

— Si je t'aime! Tu as la jaquette, Gino, et tu peux chercher dans ses poches la réponse à ta lettre, dont je ne te remercie pas puisque c'est le secrétaire du duc qui l'a écrite. Une fille serait plus discrète dans de semblables affaires, car on ne sait jamais si d'un confident on ne fait pas un rival.

— Chaque mot est aussi vrai que si le diable lui-même les avait écrits, jeune fille, murmura Gino en se dépouillant de son vêtement à fleurs, et en passant aussi ra-

pidement l'habit plus simple. — Le bonnet, Annina, et le masque?

— Une personne qui porte un visage aussi faux n'a pas besoin d'un petit morceau de soie pour cacher ses traits, répondit-elle en jetant cependant au jeune homme les objets qu'il demandait.

— C'est bien. Le père Baptiste lui-même, qui se vante de pouvoir distinguer un pécheur d'un pénitent, seulement en le regardant, ne soupçonnera jamais un serviteur de don Camillo Monforte sous cet habit. Cospetto! j'ai presque envie de rendre visite à ce coquin de juif qui a pris ta chaîne d'or en gage, et de lui donner un échantillon des conséquences qui pourront en résulter, s'il persiste à demander le double des intérêts convenus.

— Ce serait une justice chrétienne. Mais que deviendrait pendant ce temps cette affaire sérieuse que tu étais si pressé d'accomplir?

— Tu dis vrai, ma chère: le devoir avant tout; quoique effrayer un avare Israélite serait tout aussi bien un devoir qu'autre

chose. Toutes les gondoles de ton père sont-elles sur l'eau ?

— Sans cela comment serait-il allé au Lido, mon frère Luigi à Fusini, les deux domestiques à leurs affaires ordinaires des îles ? ou plutôt comment serais-je seule ici ?

— Diavolo ! Est-ce qu'il n'y a point de bateau dans le canal ?

— Tu es bien pressé, Gino, maintenant que tu as un masque et une jaquette de velours. Je ne sais pas si j'aurais dû laisser entrer quelqu'un dans la maison de mon père, et lui permettre de prendre un pareil déguisement pour le laisser sortir à une pareille heure. Tu vas me dire quelle est cette affaire, afin que je puisse juger de ce que j'ai fait.

— Mieux vaudrait demander aux Trois-cents d'ouvrir les feuilles de leur livre de sentences ! Donne-moi la clef de la porte extérieure, afin que je puisse continuer ma route.

— Non pas, jusqu'à ce que je sache si cette affaire peut attirer sur mon père le

déplaisir du sénat. Tu sais, Gino, que je suis.....

— Diamine ! j'entends l'horloge de Saint-Marc, et le temps passe. Si j'arrive trop tard, ce sera ta faute.

— Ce ne sera pas la première de tes fautes que je serai chargée d'excuser. Tu resteras où tu es, jusqu'à ce que je connaisse ce message pour lequel tu as besoin d'un masque et d'une jaquette, et tout ce qui a rapport à une affaire sérieuse.

— Tu parles comme une femme jalouse, au lieu de parler comme une fille raisonnable, Annina. Je t'ai dit que j'étais chargé de la commission la plus importante, et qu'un délai pourrait amener de grandes calamités.

— Sur qui? et quelle est cette commission? et pourquoi, toi qu'on est presque forcé ordinairement de chasser de cette maison, es-tu si pressé de la quitter?

— Ne t'ai-je pas dit que ce message concernait six nobles familles, et que, si je n'arrive pas à temps, il y aura un combat... entre les Florentins et la république?

— Tu n'as rien dit de la sorte, et je ne crois pas que tu sois un ambassadeur de Saint-Marc. Dis-moi tout d'un coup la vérité, Gino Monaldi, ou laisse là le masque et la jaquette, pour reprendre les fleurs de Sainte-Agathe.

— Eh bien! comme nous sommes amis, et que j'ai foi en ta discrétion, Annina, tu connaîtras la vérité tout entière : car je m'aperçois que la cloche a seulement sonné les trois quarts, ce qui me laisse encore un moment pour cette confidence.

— Tu regardes la muraille, Gino, et tu cherches dans ta tête quelque mensonge plausible.

— Je regarde la muraille, parce que ma conscience me dit que ma faiblesse pour toi est sur le point de me faire commettre une faute. Ce que tu prends pour de la fausseté est seulement de la honte et de la discrétion.

— C'est ce que nous verrons, quand ton histoire sera racontée.

— Alors, écoute. Tu as entendu parler de cette affaire entre mon maître et la nièce

du marquis romain qui fut noyé dans le Giudecca par la maladresse d'un habitant d'Ancône, qui passa par dessus la gondole de Pietro, comme si sa felouque avait été une galère de l'état?

— Qui a été sur le Lido, le mois passé, sans entendre raconter cette histoire, avec les variantes que chaque gondolier inventait dans sa colère?

— Eh bien! cette affaire doit en venir à une conclusion cette nuit: mon maître est sur le point, je le crains, de faire une folie.

— Il va se marier?

— Ou pis encore. Je suis envoyé en toute hâte et mystère à la recherche d'un prêtre.

Annina montra un grand intérêt à écouter la fiction du gondolier. Néanmoins étant d'un caractère défiant, et connaissant depuis long-temps le caractère de Gino, elle n'écouta pas cette explication sans manifester quelque doute sur sa vérité.

— Ce seront des noces bien subites! répondit-elle après un moment de silence. C'est heureux que peu de personnes soient

invitées, car les fêtes seraient troublées par les Trois-cents. A quel couvent t'a-t-on envoyé?

— On ne m'a rien dit de particulier là-dessus. Le premier que je trouverai, pourvu que ce soit un franciscain et un prêtre qui ait des entrailles pour des amans pressés.

— Don Camillo Monforte, l'héritier d'une ancienne et noble famille, ne se marie pas avec si peu de prudence. Ta langue de vipère a essayé de me tromper, Gino; mais l'expérience aurait dû t'apprendre l'inutilité de cet effort. Tu n'accompliras ta commission que lorsque tu m'auras dit la vérité; jusque là tu es mon prisonnier.

— Je puis t'avoir dit ce que je suppose devoir arriver bientôt; mais don Camillo m'a tenu si souvent sur l'eau dernièrement, que je ne fais presque que rêver lorsque je n'ai point un aviron à la main.

— C'est en vain que tu essaierais de me tromper, Gino: car tes yeux disent la vérité, tandis que ta langue et ta tête arrangent des contes. Goûte un peu de cette

coupe, et décharge ta conscience comme un homme.

— Je voudrais que ton père fît la connaissance de Stefano Milano, répondit le gondolier après avoir bu largement. C'est un patron de Calabre qui souvent apporte dans le port d'excellentes liqueurs de son pays, et qui passerait un tonneau de lacryma-christi rouge à travers le Broglio lui-même, sans qu'aucun noble s'en aperçût. Cet homme est ici dans ce moment; et si tu veux, il s'arrangera facilement avec toi pour quelques peaux.

— Je doute qu'il y ait une meilleure liqueur que celle-ci, qui a crû sur les sables du Lido. Bois-en un second verre, car on dit que le second est meilleur que le premier.

— Si le vin s'améliore de cette façon, ton père doit être bien triste quand il voit la lie. Ce serait une charité que de lui faire faire connaissance avec Stefano.

— Pourquoi ne pas le faire immédiatement? Ne dis-tu pas que sa felouque est

dans le port; tu peux le conduire ici par la porte secrète et les rues.

— Tu oublies ma commission. Don Camillo n'est point habitué à être servi le second. Cospetto! ce serait dommage qu'un autre possédât la liqueur que le Calabrois garde en secret.

— Cette commission ne peut pas être l'affaire d'un moment, comme celle de s'assurer un vin aussi bon que celui dont tu parles; ou bien tu peux dépêcher d'abord l'affaire de ton maître, et puis aller au port à la recherche de Stefano. Afin que le marché ne manque pas, je vais prendre un masque, et t'accompagner près du Calabrois. Tu sais que mon père a une grande confiance en moi pour les affaires de cette sorte.

Tandis que Gino était moitié stupéfait et moitié ravi de cette proposition, la prompte et obstinée Annina fit quelque changement à son costume, plaça un masque de soie sur son visage, ouvrit une porte, et fit signe au gondolier de la suivre.

Le canal auquel la maison du marchand

de vin communiquait, était étroit, sombre et peu fréquenté; une gondole d'une extrême simplicité était amarrée à l'entrée, et la jeune fille s'y plaça, sans paraître croire qu'aucun autre arrangement fût nécessaire. Le domestique de don Camillo hésita un instant; et voyant que le projet qu'il venait de concevoir de s'échapper au moyen d'un autre bateau ne pouvait s'accomplir, il prit sa place habituelle sur la poupe, et commença à agiter l'aviron avec une promptitude mécanique.

CHAPITRE III.

> Quel est le chef exact au rendez-vous
> qui se montre?
>
> SHAKSPEARE, *Henri VI.*

La présence d'Annina était un grand embarras pour Gino. Il avait ses divers secrets et ses projets ambitieux, comme les autres hommes; et parmi les premiers celui d'être bien dans la faveur de la fille du marchand de vin était un des plus vifs. Mais la jeune artificieuse, en donnant à goûter à son amant une liqueur qui n'était guère moins célèbre parmi les gens de

sa classe pour sa force que pour sa saveur, avait causé une certaine confusion dans le cerveau de Gino, confusion qui demanda quelque temps pour se dissiper. Le bateau était sur le grand canal et bien près du lieu de sa destination, avant que cet heureux changement dans l'esprit du gondolier eût été effectué. Néanmoins, l'exercice de l'aviron, l'air frais du soir et la vue de tant d'objets accoutumés lui rendirent son sang-foid et la mémoire. Au moment où le bateau approcha de l'extrémité du canal, il commenca à jeter les yeux autour de lui et chercha la felouque bien connue du Calabrois.

Quoique la gloire de Venise eût disparu, le commerce de cette ville n'était pas aussi nul qu'aujourd'hui. Le port était encore encombré de vaisseaux de divers pays, et l'on voyait les pavillons de la plupart des états maritimes de l'Europe en deçà de la barrière du Lido. La lune était assez haute pour jeter sa douce lumière sur toute l'étendue du bassin, et une forêt composée de vergues latines, des légers mâts des po-

lacres et des vaisseaux d'un bois plus massif et plus régulièrement gréés s'élevaient au dessus du tranquille élément.

— Tu ne peux être juge de la beauté d'un vaisseau, Annina, dit le gondolier qui était abrité sous le pavillon de la barque; sans cela, je te dirais de regarder cet étranger de Candie. On dit qu'un aussi beau modèle n'est jamais entré dans le Lido.

— Nous n'avons point affaire au vaisseau de Candie, Gino; ainsi joue de l'aviron, car le temps presse.

— Il y a beaucoup de vin grossier de Grèce dans sa cale; mais, comme tu dis nous n'avons rien à démêler avec lui. Ce grand bâtiment, qui est amarré près du plus petit bâtiment de nos mers, est le vaisseau d'un luthérien des îles Britanniques. Ce fut un triste jour pour la république, jeune fille, lorsqu'on permit à l'étranger d'entrer dans les eaux de l'Adriatique.

— Il est certain, Gino, que le bras de saint Marc était assez long pour l'empêcher d'y pénétrer.

— Ne dites point de pareilles choses, je vous prie, dans un lieu où tant de gondoles sont en mouvement. Voilà des Ragusiens, des Maltais, des Siciliens et des Toscans sans nombre, et une petite flotte française à l'entrée du Giudecca. Ce sont des gens qui marchent toujours de compagnie, soit sur terre, soit sur mer, pour faire usage de leur langue. Ah! nous voici à la fin de notre voyage.

L'aviron de Gino donna un coup en arrière et la gondole resta en repos à côté de la felouque.

— Une heureuse nuit à la bella Sorentina et à son digne patron! dit le gondolier en mettant le pied sur le pont du bâtiment: l'honnête Stefano Milano est-il à bord de la légère felouque?

Le Calabrois fut prompt à répondre, et quelques momens après, le patron et les deux visiteurs eurent une conférence secrète.

— J'ai amené ici quelqu'un qui mettra probablement des sequins vénitiens dans ta poche, dit le gondolier lorsque les politesses

du salut eurent été observées. Voilà la fille du plus consciencieux des marchands de vin, d'un homme qui est aussi disposé à transplanter vos vignes siciliennes dans les îles, qu'il est capable de payer leur produit.

— Et une fille qui serait aussi belle que bien disposée, dit le galant marinier, si elle voulait écarter ce nuage noir qui nous cache son visage.

— Un masque est de peu d'importance dans un marché, pourvu que l'argent se trouve. Nous sommes toujours en carnaval à Venise; et celui qui veut acheter, ainsi que celui qui veut vendre, a le droit de cacher son visage comme ses pensées. Qu'as-tu en fait de liqueurs prohibées, Stefano, afin que ma compagne ne perde pas son temps en vaines paroles?

— Per Dio! maître Gino, tu poses la question avec peu de cérémonie. La cale de la felouque est vide, comme tu pourras le voir en descendant aux écoutilles. Et quant aux liqueurs nous périssons ici faute d'une goutte pour nous réchauffer le sang.

— Au lieu d'en venir chercher ici, dit

Annina, nous aurions mieux fait d'aller à la cathédrale dire un *ave* pour ton heureux retour dans ton pays. Et maintenant que notre affaire est terminée, maître Stefano, nous allons te quitter pour aller trouver un homme moins habile dans ses réponses.

—Cospetto! tu ne sais pas ce que tu dis, murmura Gino, lorsqu'il s'aperçut que l'impatiente Annina voulait s'en aller. Cet homme n'entre jamais la moindre barque en Italie sans y cacher quelque chose de secret. Un marché avec lui trancherait la question entre les vins de ton père et ceux de Battista. Il n'y a pas un gondolier à Venise qui ne se rendît à ta boutique si tu faisais un marché avec Stefano.

Annina hésita; habituée depuis longtemps au petit commerce secret et hasardé que se permettait son père malgré la vigilance et la sévérité de la police de Venise, et dans lequel il avait eu jusqu'alors du succès, elle ne voulait ni risquer d'exposer ses désirs devant un homme qui lui était complètement étranger, ni abandonner un marché qui promettait d'être lucra-

tif. Elle était bien certaine que Gino s'était amusé à ses dépens sur le but de sa commission, car un domestique du duc de Sainte-Agathe n'avait pas besoin d'un déguisement pour aller chercher un prêtre; mais elle connaissait trop bien aussi le zèle qu'il portait à ses intérêts personnels pour ne pas lui accorder toute sa confiance dans une affaire qui concernait sa propre sûreté.

— Si tu crois qu'il y a ici quelque espion de la police, ajouta-t-elle en s'adressant au patron d'une manière qui trahissait ses désirs, il est au pouvoir de Gino de te détromper. Tu attesteras, je l'espère, Gino, que je ne dois pas être soupçonnée de trahison dans une affaire comme celle-ci.

— Laisse-moi couler un mot dans l'oreille du Calabrois, dit Gino d'une manière significative. — Stefano Milano, ajouta-t-il lorsqu'il fut sûr de n'être entendu que de son ami, si tu m'aimes, garde cette fille pendant quelques instans; et entre en marché avec elle : ta bourse ne s'en trouvera pas mal.

— Ai-je à vendre les vignes de don Camillo ou celles du roi de Sicile, caro? il y a autant de ces deux vins à bord de la bella Sorrentina qu'il en faudrait pour mettre en mer la flotte de la république.

— Si tu es réellement à sec, fais semblant d'avoir quelque chose et diffère sur les prix. Cause avec elle, quand ce ne serait qu'une minute, pendant que je pourrai me glisser sans être vu dans ma gondole; alors, pour l'amour d'un vieil ami, mets-la poliment sur le quai de la meilleure manière que cela te sera possible.

— Je commence à comprendre la nature de l'affaire, répondit le patron en posant un doigt sur une aile de son nez; je vais causer avec la jeune femme sur la bonté de mon vin, ou, si tu veux, de sa propre beauté; mais trouver une goutte d'autre chose que de l'eau des lagunes dans les flancs de la felouque serait un miracle digne de saint Théodore lui-même.

— Il n'est pas besoin de parler d'autre chose que de la qualité de ton vin. La jeune fille ne ressemble point aux autres per-

sonnes de son sexe, et elle s'offense lorsqu'on lui parle de ses charmes. En vérité, le masque qu'elle porte sert aussi bien à cacher un visage qui n'a rien de tentant pour l'œil qu'à déguiser sa personne.

—Puisque Gino me parle franchement, reprit le subtil Calabrois avec un air de bonne humeur et de confiance en s'adressant à la jeune fille, je commence à voir plus de probabilité de nous entendre. Daignez, belle dame, entrer dans ma pauvre cabine, où nous causerons plus à notre aise et plus avantageusement pour notre profit mutuel et notre mutuelle sécurité.

Annina n'était pas sans quelques doutes secrets, mais elle permit au patron de la conduire à l'escalier de la cabine, comme si elle eût été disposée à descendre. Elle n'eut pas plus tôt le dos tourné que Gino s'élança dans sa gondole, et d'un coup de son bras vigoureux l'envoya hors de l'atteinte d'un homme. Cette action fut subite, rapide et sans bruit; mais l'œil jaloux d'Annina découvrit la fuite du gondolier, quoiqu'il ne fût plus temps de la prévenir. Sans

trahir la contrariété qu'elle éprouvait, elle se laissa conduire dans la cabine, comme si tout ce qui se faisait était de concert avec elle.

— Gino m'a dit que vous aviez un bateau qui pourrait facilement me mettre sur le quai lorsque notre conversation sera finie, dit-elle avec une présence d'esprit qui s'accordait heureusement avec l'expédient de son compagnon.

— La felouque elle-même remplirait cet office s'il ne se trouvait pas d'autres moyens, répondit galamment le marin lorsqu'ils furent descendus dans la cabine.

Libre d'accomplir son devoir, Gino agitait l'aviron avec une nouvelle vigueur : le léger bateau glissait parmi les vaisseaux, s'inclinant par l'habile maniement d'un simple aviron, de manière à éviter tout contact, jusqu'à ce qu'il entra dans l'étroit canal qui sépare le palais du doge du classique et beau monument qui contient les prisons de la république. Le pont qui continue la communication des quais était déjà passé, et Gino se glissait sous cette arche

célèbre qui supporte une galerie couverte, conduisant des étages supérieurs du palais dans ceux des prisons, et qui, étant destiné au passage des accusés pour se rendre en présence de leurs juges, a été si poétiquement, et l'on peut même ajouter si pathétiquement, appelé le Pont des Soupirs.

L'aviron de Gino ralentit ses efforts, et la gondole approcha d'un escalier sur lequel, comme à l'ordinaire, l'eau jetait quelques vagues. Sautant sur la première marche, il enfonça une petite pique de fer, à laquelle une corde était attachée, dans une crevasse entre deux pierres, et lui confia la sûreté de sa barque. Lorsque cette précaution fut prise, le gondolier passa rapidement sous l'arche massive de la porte d'eau du palais, et entra dans son immense mais triste cour.

A cette heure et avec les tentations de plaisir qui s'offraient dans la place voisine, ce lieu était presque désert; une porteuse d'eau était seule au puits, attendant que l'élément liquide se fût répandu dans son bassin, afin de remplir ses baquets, tandis

qu'elle écoutait avec attention le bourdonnement de la foule qui était en dehors. Un hallebardier se promenait dans la galerie ouverte à l'extrémité de l'escalier du Géant, et de temps à autre le pas de quelques sentinelles se faisait entendre sous les arches creuses et massives des longs corridors : on n'apercevait aucune lumière à travers les fenêtres, et le bâtiment entier présentait un fidèle emblême de ce pouvoir mystérieux qui présidait aux destinées de Venise et à celles de ses citoyens. Avant que Gino se fût hasardé en dehors de l'ombre que projetait le passage par lequel il était entré, deux ou trois curieux parurent à l'entrée opposée de la cour, où ils s'arrêtèrent un instant pour contempler l'air mélancolique et imposant de ce lieu redouté; puis ils disparurent dans la foule, qui s'agitait auprès de ce tribunal impitoyable et secret, comme l'homme se livre aux excès sous le coup d'un avenir imprévu et sans fin.

Désappointé dans son attente de rencontrer celui qu'il cherchait, le gondolier avança; et, prenant courage par la possibi-

lité qu'il entrevoyait d'échapper à cette entrevue, il essaya de fournir une preuve évidente de sa présence par un bruyant hem! Au même instant une figure se glissa en arrivant d'un des côtés du quai et marcha rapidement vers le centre de la cour. Le cœur de Gino battit violemment, mais il résolut d'aller à la rencontre de l'étranger. Lorsqu'ils arrivèrent l'un près de l'autre, il devint évident à la clarté de la lune qui pénétrait même dans ce triste lieu, que le dernier arrivant était aussi masqué.

— Que saint Théodore et saint Marc soient avec vous! dit le gondolier. Si je ne me trompe pas, vous êtes l'homme que je viens chercher.

L'étranger recula, et manifesta d'abord l'intention de passer rapidement; cependant il s'arrêta pour répondre.

— Cela peut être ou n'être pas; démasquez-vous, afin que je puisse juger par votre visage si ce que vous me dites est vrai.

— Avec votre permission, digne et ho-

norable signore, et si cela vous est agréable, ainsi qu'à mon maître, j'aimerais assez à éviter l'air du soir en conservant ce morceau de carton et de soie.

— Il n'y a ici personne pour te trahir, quand tu serais nu comme au jour de ta naissance : si je ne suis pas certain de ce que tu es, comment puis-je me fier à ton honnêteté?

— Je ne me méfie point des vertus d'une face découverte, signore, et je vous invite donc vous-même à montrer ce que la nature a fait pour vous dans les traits de votre visage, afin que moi, qui dois faire la confidence, je sois sûr de l'identité de la personne à laquelle je m'adresse.

— C'est bien, et cela me donne une bonne idée de ta prudence. Je ne me démasquerai pas cependant, et comme il y a peu de probabilité que nous puissions nous comprendre, je vais passer mon chemin en te souhaitant une heureuse nuit.

— Cospetto! signore, vous êtes un peu trop prompt dans vos résolutions et vos mouvemens pour quelqu'un qui est peu

habitué aux négociations de cette sorte. Voilà une bague dont le cachet servira peut-être à nous faire comprendre l'un de l'autre.

L'étranger prit le bijou, et, tenant la pierre de manière à l'exposer aux rayons de la lune, il tressaillit en trahissant ainsi un sentiment de surprise et de plaisir.

— Voici le faucon du Napolitain, de celui qui est seigneur de Sainte-Agathe!

— Et de bien d'autres fiefs, bon signore, pour ne rien dire des honneurs qu'il réclame à Venise. Ai-je raison de supposer que c'est vous à qui j'ai affaire?

— Tu as trouvé quelqu'un qui, dans le moment présent, n'a pas d'autres pensées que celles qui se rapportent à don Camillo Monforte. Mais ton message ne consiste pas seulement à me montrer un cachet?

— Non, sans doute, car j'ai un paquet; et j'attends seulement la certitude de l'identité de la personne à laquelle je parle, pour le remettre entre ses mains.

L'étranger réfléchit un moment; puis, jetant les yeux autour de lui, il répondit précipitamment :

— Ce lieu n'est point convenable pour nous démasquer, l'ami, bien que notre déguisement ne soit qu'une plaisanterie. Attends ici jusqu'à mon retour, et je te conduirai dans un endroit plus commode.

Ces mots furent à peine prononcés que Gino se vit seul au milieu de la cour. L'étranger s'était rapidement éloigné, et se trouvait déjà au bas de l'escalier du Géant avant que le gondolier eût eu le temps de la réflexion. Il monta légèrement l'escalier; là, sans regarder le hallebardier, il s'approcha du premier des orifices pratiqués dans les murs du palais, et auxquels les têtes sculptées en relief tout autour avaient fait donner le nom de Gueules de Lion; réceptacles fameux des accusations secrètes; l'étranger laissa tomber quelque chose dans l'ouverture de marbre, mais la distance à laquelle se trouvait Gino ne lui permit pas d'apercevoir quel était cet objet; puis il glissa, comme un fantôme, le long des marches massives.

Gino s'était retiré vers l'arche de la porte d'eau, espérant que l'étranger le rejoindrait

sous l'ombre que projetait cette porte; mais, à son grand effroi, il le vit s'élançant à travers le portail extérieur du palais, et de là dans la place Saint-Marc. Au même moment Gino alarmé le suivit précipitamment. Lorsqu'il fut au milieu de la scène brillante et gaie de la Piazza, qui contrastait avec l'obscurité de la cour qu'il venait de quitter, il s'aperçut de l'inutilité de sa poursuite. Effrayé de la perte du cachet de son maître, le gondolier bien intentionné mais imprudent se précipita au milieu de la foule, et tâcha en vain de découvrir le délinquant au milieu de mille masques.

— Écoutez, signore, dit-il à l'un d'eux qui semblait vouloir l'éviter, si vous avez assez long-temps paré votre doigt de la bague de mon maître, voilà l'occasion de la rendre.

— Je ne te connais pas, dit une voix dans laquelle Gino ne reconnut aucun son familier.

— Il n'est peut-être pas prudent de jouer avec le déplaisir d'un noble aussi puissant que celui que vous connaissez, murmura-t-il à l'oreille d'un autre sur lequel étaient

tombés ses soupçons. Le cachet, s'il vous plaît, et l'affaire n'ira pas plus loin.

— Celui qui voudrait s'en mêler, avec ou sans ce gage, ferait bien de s'arrêter.

Le gondolier se détourna, désappointé de nouveau.

— La bague n'est pas convenable à ta mascarade, mon ami, essaya-t-il de dire à un troisième; et il serait prudent de ne pas importuner le podestat d'une telle bagatelle.

— Alors n'en parle pas, de crainte qu'il ne t'entende. Cette réponse ne satisfit pas le gondolier plus que les autres.

Gino cessa de questionner, mais son œil actif parcourut la foule. Cinquante fois, il fut tenté de parler; et aussi souvent quelque différence dans la taille, dans l'habillement, un éclat de rire, un mot prononcé avec légèreté, vinrent l'avertir de sa méprise. Il pénétra jusqu'à l'extrémité de la place, et, revenant par le côté opposé, il se fraya un chemin à travers la foule qui encombrait les portiques, regardant dans chaque café, examinant chaque figure, jusqu'à ce qu'il se trouva de nouveau dans la Piazetta. Un

léger coup de coude arrêta ses pas, et il se détourna pour regarder la personne qui l'attaquait. Une femme, dans le costume d'une contadina, lui parla avec la voix déguisée commune à tous les masques :

— Pourquoi vas-tu si vite, et qu'as-tu perdu dans cette foule si agitée? lui dit-elle. Si c'est un cœur, il serait prudent de se dépêcher de le retrouver, car bien d'autres peut-être cherchent à s'emparer du bijou.

— Corpo di Bacco! s'écria le gondolier découragé, ceux qui trouveront sous leurs pieds une telle bagatelle peuvent la garder pour eux! As-tu vu un domino d'une taille ordinaire, avec une démarche qui pourrait passer pour celle d'un sénateur, d'un prêtre ou d'un juif, et un masque qui ressemble aussi bien à ceux qui sont dans la place, qu'un côté du clocher ressemble à l'autre?

— Ton portrait est si bien tracé qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'original. Il est à côté de toi.

Gino se détourna subitement, et s'aperçut qu'un arlequin grimacier faisait ses tours

dans le lieu où il avait espéré rencontrer l'étranger.

— Tes yeux, belle contadina, ne sont pas plus perçans que ceux d'une taupe, dit-il; puis il cessa de parler, car trompée comme lui, celle qui l'avait attaqué n'était plus visible.

De cette manière le gondolier se dirigea du côté de l'eau, répondant quelquefois au grotesque salut de quelque paillasse, et quelquefois aussi repoussant les avances de femmes moins déguisées que la prétendue contadina, jusqu'à ce qu'il eût atteint un espace près du quai où il fut plus libre de se livrer à ses observations. Là il s'arrêta, irrésolu, se demandant s'il devait retourner près de son maître pour lui avouer son indiscrétion, ou s'il devait faire un nouvel effort pour retrouver la bague qu'il avait si sottement perdue. L'espace vacant entre les deux colonnes de granit n'était occupé que par lui et par une autre personne, accoudée sur le piédestal du lion de Saint-Marc, et qui était aussi immobile que si elle eût été taillée en pierre.

Cependant deux ou trois désœuvrés, conduits soit par la curiosité soit par l'espérance de rencontrer quelqu'un à qui ils avaient donné rendez-vous, s'approchaient de cet homme immobile; mais tous l'abandonnaient bientôt, comme s'ils eussent été repoussés par sa froideur glaciale. Gino avait été témoin de plusieurs exemples du dégoût évident qu'on éprouvait de rester près de cet homme, avant qu'il songeât à traverser l'espace qui les séparait pour voir par lui-même ce qui causait cette répugnance. Au bruit de ses pas, un léger mouvement de l'étranger amena les rayons de la lune sur la figure calme et l'œil pénétrant de l'homme que Gino cherchait.

Le premier mouvement du gondolier fut de fuir, comme celui de tous ceux qui s'étaient approchés du même homme. Mais le souvenir de son message et celui de la perte qu'il avait faite vinrent l'arrêter à temps. Néanmoins il ne parla pas, et rencontra le regard du Bravo d'un air qui trahissait en même temps la confusion de son esprit et un dessein à moitié conçu.

— Veux-tu quelque chose de moi? demanda Jacopo, lorsqu'ils se furent regardés l'un et l'autre pendant long-temps.

— Le cachet de mon maître!

— Je ne te connais pas.

— Cette image de Saint-Théodore témoignerait que je dis la pure vérité, si elle pouvait parler! je n'ai pas l'honneur d'être votre ami, signor Jacopo, mais on peut avoir affaire même à un étranger. Si vous avez rencontré un gondolier innocent et paisible dans la cour du palais, depuis que l'horloge de la Piazza a sonné le dernier quart, et que vous ayez reçu de lui une bague, qui ne peut être utile qu'à son légitime propriétaire, un homme aussi généreux que vous n'hésitera point à la lui rendre.

— Me prends-tu pour un joaillier du Rialto, que tu me parles de bague?

— Je te prends pour un homme bien connu et bien apprécié parmi beaucoup de personnes de haut rang à Venise, comme le message de mon propre maître en est la preuve.

—Ote ton masque. Les hommes honnêtes en affaires n'ont pas besoin de cacher les traits que la nature leur a donnés.

—Vous ne dites que des vérités, signor Frontoni; ce qui est peu extraordinaire, considérant les occasions que vous avez d'apprécier les motifs humains. Il n'y a rien sur mon visage qui vaille la peine d'y jeter un regard. Je veux faire comme les autres à cette heureuse époque de l'année, si cela vous est agréable.

—Fais comme tu voudras, mais je te demande la même permission.

—Il y a peu de personnes assez hardies pour te refuser ce que tu demandes, signore.

—Ce serait d'être seul.

—Cospetto! il n'y a pas un homme à Venise qui y consentirait plus volontiers que moi si la commission de mon maître était accomplie! murmura Gino entre ses dents. J'ai ici un paquet que mon devoir est de remettre entre vos mains, signore, et dans aucune autre.

—Je ne te connais pas. Tu as un nom?

—Non pas dans le sens que vous y atta-

chez. Quant à cette sorte de réputation je n'ai pas plus de nom qu'un enfant trouvé.

—Si ton maître n'a pas plus de nom que toi, tu peux lui rendre son paquet.

—Il y a peu d'hommes, dans les environs de Saint-Marc, de meilleur lignage ou de plus belles espérances que le duc de Saint-Agathe.

La froide expression du visage du Bravo changea.

— Si vous venez de la part de don Camillo Monforte, pourquoi hésitez-vous à le dire? qu'est-ce qu'il demande?

— Je ne sais pas ce que contiennent ces papiers; mais tels qu'ils sont, signor Jacopo, mon devoir me commande de vous les remettre.

Le paquet fut reçu avec calme, quoique le regard qui s'arrêta sur le cachet et sur l'adresse brillât d'une expression que le crédule gondolier compara à celle d'un tigre qui contemple sa proie.

— Tu as parlé d'une bague; portes-tu le cachet de ton maître? Je suis habitué à voir

des gages avant de donner crédit à quelque chose.

— Plaise à saint Théodore que je l'eusse! fût-il aussi lourd qu'une outre de vin, je le porterais volontiers : mais une personne que j'ai prise pour vous, maître Jacopo, a cette bague à son doigt, j'en ai bien peur.

— C'est une affaire que tu arrangeras avec ton maître, reprit le Bravo froidement en examinant de nouveau l'impression du cachet.

— Si vous connaissez l'écriture de mon maître, répliqua précipitamment Gino qui tremblait pour le sort du paquet, vous verrez tout son talent dans le contenu de ses lettres. Il y a peu de nobles à Venise, et même dans les Siciles, qui savent aussi bien se servir de la plume que don Camillo Monforte; je ne pourrais pas faire moitié aussi bien moi-même.

— Je ne suis point un savant, observa le Bravo sans trahir aucune confusion à cet aveu. L'art de déchiffrer un griffonnage comme celui-ci ne me fut jamais montré. Si vous êtes si habile dans l'art de l'écri-

ture, dites-moi le nom que ce paquet porte.

— Il me conviendrait mal de proférer une syllabe concernant les secrets de mon maître, répondit le gondolier en prenant un air de réserve. C'est assez qu'il m'ait commandé de remettre cette lettre; il serait présomptueux de ma part de vouloir en faire davantage.

L'œil sombre du Bravo parcourut la personne de son compagnon à la clarté de la lune, d'une manière qui refoula tout le sang du gondolier vers son cœur.

—Je t'ordonne de me lire tout haut le nom que portent ces papiers, répondit Jacopo d'un air sombre. Il n'y a ici que le lion et le saint qui est au dessus de nos têtes pour nous écouter.

— O juste saint Marc! qui peut dire les oreilles qui sont ouvertes ou celles qui sont fermées dans Venise? Si cela vous plaît, signor Frontoni, nous allons ajourner cet examen à une occasion plus convenable.

—L'ami, je ne plaisante pas. Le nom, ou montrez-moi quelque gage qui me prouve que vous êtes envoyé par celui que vous

appelez votre maître; ou bien reprenez ce paquet, ce n'est point une affaire qui me regarde.

— Réfléchissez un moment aux conséquences, signor Jacopo, avant de prendre une si brusque détermination.

— Je ne connais aucunes conséquences qui puissent atteindre un homme refusant de recevoir un message comme celui-ci.

—Per Dio! signore; le duc ne me permet certainement pas de prêter l'oreille aux bons avis que lui donne le père Battista.

— Alors le duc veut épargner à l'exécuteur public quelque embarras.

En parlant ainsi, le Bravo jeta le paquet au pied du gondolier, et commença à se diriger froidement vers la Piazzetta. Gino saisit la lettre, et la tête troublée par l'effort qu'il faisait pour se rappeler les amis auxquels son maître pouvait adresser une telle épître, il reprit :

— Je suis surpris, signor Jacopo, qu'un homme de votre sagacité n'ait pas compris qu'un paquet qui vous était adressé devait porter votre propre nom.

Le Bravo prit le papier, et il exposa l'adresse à la clarté de la lune.

— Il n'en est point ainsi. Quoique ignorant, la nécessité m'a appris à reconnaître mon nom lorsqu'il était écrit.

— Diamine! c'est juste mon affaire, signore. Si la lettre était pour moi, la poule ne reconnaît pas plutôt ses petits que je ne reconnaîtrais mon nom.

— Alors tu ne sais pas lire.

— Je n'en ai jamais eu la prétention. Le peu que j'ai dit avait seulement rapport à l'écriture. La science, comme vous le savez, maître Jacopo, se divise en lecture, écriture et chiffre, et un homme peut parfaitement connaître une de ces choses sans comprendre un mot des autres. Il n'est pas absolument nécessaire d'être un évêque pour avoir la tête rasée, ou un juif pour porter une barbe.

— Tu aurais mieux fait de dire cela tout d'un coup. Va! je penserai à cette affaire.

Gino s'en alla, le cœur rempli d'une grande joie; mais il avait à peine fait quelques pas qu'il vit la figure d'une femme

glissant derrière le piédestal d'une des colonnes de granit. S'avançant rapidement de manière à découvrir cette espèce d'espion, il s'aperçut tout d'un coup qu'Annina avait été témoin de son entrevue avec le Bravo.

CHAPITRE IV.

Cela me ferait penser que le monde est
plein de difficultés et que ma fortune
descend avec l courant.

SHAKSPEARE, *Richard II*.

BIEN que la gaîté régnât au milieu des places de Venise, le reste de la ville était aussi silencieux que grave. Une ville dans laquelle le pied d'un cheval ou le bruit d'une roue ne sont jamais entendus, a un caractère particulier; mais la forme du gouvernement entier, et la longue habitude de prudence contractée par le peuple, donnait de la gravité à l'aspect le plus léger. Cepen-

dant il y avait des temps et des lieux où l'effervescence et l'étourderie de la jeunesse trouvaient l'occasion de se montrer, et ces occasions n'étaient pas rares. Mais lorsque les habitans de Venise se voyaient éloignés de la tentation et même de l'espèce d'appui qu'on se prête mutuellement en société, leur caractère devenait sombre comme leur ville.

Tel était l'état de presque toute la cité de Venise, lorsque la scène que nous avons décrite dans le dernier chapitre eut lieu sur la Piazza de Saint-Marc. La lune était assez haute pour que sa lumière tombât entre les rangées de murailles qui touchaient çà et là la surface de l'eau, à laquelle elle communiquait une lueur tremblante, tandis que les dômes et les tours, ne recevant point sa clarté, restaient dans un solennel repos. Par intervalles, la façade d'un palais recevait les rayons de la lune sur ses pesantes corniches et sur ses colonnes travaillées; la triste tranquillité de l'intérieur présentait alors un contraste frappant avec l'architecture du dehors. Notre histoire

nous conduit maintenant à la demeure d'un de ces patriciens de première classe.

Une lourde magnificence présidait au style de l'édifice. Le vestibule était vaste, massif et voûté; l'escalier de marbre somptueux et grand. Les appartemens étaient imposans par leurs dorures et leurs sculptures, tandis que les murs étaient couverts de tableaux, dans lesquels les plus grands peintres de l'Italie avaient prouvé leur génie. Parmi ces chefs-d'œuvre d'un siècle plus heureux sous ce rapport que celui dans lequel nous écrivons, le connaisseur eût deviné facilement le pinceau du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, trois noms dont les habitans de Venise tirent justement vanité. Parmi ces ouvrages des premiers maîtres, on en voyait d'autres dus au talent de Bellino, de Montegna et de Palma Vecchio, artistes qui ne le cèdent qu'aux plus célèbres peintres de l'école vénitienne. De vastes miroirs couvraient la partie des murs que l'assemblage de tableaux avait laissée vacante, tandis que les draperies de velours et de soie ajoutaient à la beauté d'un lieu dont la ma-

gnificence était presque royale. Les élégans et frais parquets, composés des marbres les plus coûteux de l'Italie et de l'Orient, polis avec le plus grand art et curieusement entremêlés, augmentaient aussi le luxe d'un séjour où le goût le disputait à la richesse.

Le bâtiment, dont les deux côtés s'élevaient littéralement du sein des eaux, était, comme à l'ordinaire, disposé autour d'une cour. En suivant ses différentes façades, l'œil pouvait pénétrer à travers plusieurs portes ouvertes à cette heure, pour faciliter le passage de l'air venant de la mer, dans une longue suite d'appartemens meublés de la manière que nous avons décrite, et éclairés par des lampes qui répandaient la plus douce lumière. Passant rapidement dans des appartemens de réception et des chambres à coucher, dont la magnificence semblait se jouer des besoins habituels de la vie, nous introduirons le lecteur dans la partie du palais où nous conduit cette histoire.

A l'angle du bâtiment, sur le côté du

plus bas des deux canaux, et aussi éloigné que possible de celui qui conduisait à la ville, à laquelle l'édifice faisait face, il y avait une suite d'appartemens, déployant le même luxe et la même magnificence que ceux dont nous avons déjà parlé, mais indiquant en même temps une plus grande attention pour les besoins ordinaires de la vie. Les tapisseries étaient bien des velours les plus riches et des soies les plus moelleuses, les miroirs de la composition la plus pure; les parquets brillaient des mêmes couleurs, et les murailles étaient ornées de tableaux: mais le tout présentait une image plus parfaite du bonheur domestique : les plis des tapisseries et des rideaux tombaient plus négligemment ; les lits étaient faits pour le repos et non pour la parade; et les peintures étaient de délicieuses copies tracées par quelque jeune amateur dont les loisirs avaient été employés à cette charmante occupation.

La belle personne dont le talent avait donné naissance aux imitations des tableaux divins de Raphaël et à ceux du Titien aux

couleurs brillantes, était alors dans ces appartemens, s'entretenant avec son directeur spirituel et une personne de son sèxe, qui depuis long-temps joignait au titre de parente celui d'institutrice. L'âge de la jeune dame était si tendre que dans les contrées du nord on eût à peine pensé qu'elle sortait de l'enfance; mais dans son pays natal la juste proportion de ses formes et l'expression éloquente de ses yeux noirs indiquaient également la taille et l'intelligence d'une femme.

— Je vous remercie de votre bon conseil, mon père, et mon excellente donna Florinda vous remerciera davantage encore; car vos opinions sont si semblables aux siennes, que quelquefois j'admire les secrets moyens par lesquels l'expérience fait penser de même la sagesse et la bonté sur des matières d'un intérêt personnel si peu important.

Un furtif et léger sourire anima la bouche sévère du carme à cette observation naïve de son ingénieuse élève.

— Tu apprendras, mon enfant, répon-

dit-il, lorsque le temps t'aura donné la sagesse des années, qu'en ce qui concerne nos passions et nos moindres intérêts, nous sommes habiles à décider avec prudence et impartialité. Bien que donna Maria n'ait pas encore passé l'âge où le cœur est entièrement subjugué, et qu'elle ait encore tout ce qui attache au monde, elle t'assurera de cette vérité; ou je me suis étrangement mépris sur l'excellence de cette raison qui l'a jusqu'ici si bien conduite dans ce triste pelèrinage que nous sommes tous destinés à accomplir.

Quoique le capuchon couvrît la tête du carme qui se préparait à quitter l'appartement, et que son œil pénétrant n'eût point quitté le beau visage de sa pénitente, le sang reflua vers les joues pâles de sa compagne, et sa physionomie trahit de l'émotion à cette louange, comme un nuage d'hiver brille d'une lueur subite au coucher du soleil.

— J'espère que Violetta n'entend point de telles paroles pour la première fois,

observa donna Florinda d'une voix faible et tremblante.

— Il serait difficile que ce qui est bon et profitable pour une personne de mon âge ne m'eût point encore été dit, répondit vivement la jeune élève en levant les mains vers celle qui avait été sa constante compagne, quoique son regard préoccupé ne quittât point les traits du carme. Mais pourquoi le sénat désire-t-il disposer d'une jeune fille qui serait satisfaite de vivre pour toujours comme elle vit maintenant, heureuse dans sa jeunesse et dans un intérieur sans éclat?

— Le temps inflexible n'arrêtera point les années afin qu'une personne aussi innocente que toi ne connaisse point les malheurs et les épreuves d'un âge plus avancé. Cette vie a des devoirs impérieux et souvent tyranniques. Tu n'ignores pas la politique qui gouverne un état dont le nom s'est rendu illustre par ses hauts faits à la guerre, ses richesses et son influence étendue sur les autres nations. Il y a une loi à Venise qui ordonne que tous ceux qui réclament un intérêt dans ses affaires ne

s'allieront point à l'étranger, de manière à nuire au dévouement que chacun doit à la république. Ainsi le patrice de Saint-Marc ne peut être seigneur d'autres terres, et l'héritière d'un nom aussi grand, aussi noble que le tien ne peut être donnée en mariage dans un pays étranger, sans le consentement de ceux qui veillent aux intérêts de tous.

— Si la Providence m'avait placée dans une plus humble classe, il n'en aurait pas été ainsi. Il me semble qu'il convient peu au bonheur d'une femme d'être sous la tutelle spéciale du conseil des Dix.

— Il y a de l'imprudence, et, je suis fâché de dire, de l'impiété dans tes paroles. Notre devoir nous ordonne de nous soumettre aux lois terrestres; et, plus que le devoir, la religion nous enseigne à ne point nous révolter contre les décrets de la providence. Mais je ne comprends pas le malheur contre lequel tu murmures, ma fille. Tu es jeune, riche au delà de ce que peuvent exiger les désirs des princes; d'une naissance assez haute pour exciter de l'orgueil, et d'une

beauté capable de te rendre le plus dangereux de tous tes ennemis : et tu te plains d'une destinée à laquelle toutes les personnes de ton sexe et de ton rang sont forcées d'obéir !

— Si j'ai offensé la providence, je m'en repens, répondit Violetta. Mais certainement ce serait un bonheur pour une fille de seize ans, si les pères de l'état étaient assez occupés d'affaires plus importantes pour oublier sa naissance, son âge et jusqu'à sa fortune.

— Il y aurait peu de mérite à être satisfait d'un monde qui serait arrangé suivant nos propres caprices; et il est douteux que nous fussions plus heureux, toutes choses étant suivant nos désirs, que nous ne le sommes, étant obligés de nous soumettre à ce qui est. L'intérêt que la république prend à ton sort, ma fille, est le prix que tu paies pour la richesse et la magnificence dont tu es entourée. Une femme plus obscure et moins favorisée de la fortune, pourrait jouir d'une plus grande liberté; mais cette liberté ne

serait point dotée de la pompe qui orne la demeure de tes ancêtres.

— Je désirerais qu'il y eût moins de luxe et plus de liberté dans Venise.

— Le temps te donnera des idées différentes. A ton âge, on voit tout couleur d'or, et on croit son existence désenchantée lorsqu'on est traversé dans ses désirs irréfléchis. Je ne nie pas cependant que les avantages dont tu jouis n'aient leurs inconvéniens. Venise est gouvernée par une politique toujours intéressée et peut-être, dit-on, incapable de remords. (Ici la voix du carme s'affaiblit, et avant de continuer il jeta un regard inquiet autour de lui). La prudence du sénat se fait un devoir de prévenir, autant qu'il se peut, l'union d'intérêts qui non seulement peuvent se nuire entre eux, mais encore mettre en danger ceux de l'état. Ainsi, comme je te l'ai déjà dit, aucun sénateur ne peut posséder des terres hors les limites de la république; une personne de haute naissance ne peut pas non plus se lier par le mariage à un étranger d'une influence dangereuse, sans le consente-

ment du sénat. Telle est ta situation. Parmi les différens seigneurs qui aspirent à ta main, le conseil n'en voit aucun auquel il puisse accorder cette faveur, sans créer ici une influence qui ne doit pas être donnée à un étranger. Don Camillo Monforte, le cavalier auquel tu dois la vie, et dont tu as parlé dernièrement avec gratitude, a plus encore à se plaindre que toi de ces décrets sévères.

— Mon chagrin augmenterait encore, si je croyais qu'un jeune homme qui a montré tant de courage en ma faveur eût des raisons de redouter cette sévérité, reprit vivement Violetta. Quelle est l'affaire qui, si heureusement pour moi, a conduit le seigneur de Sainte-Agathe à Venise? une jeune fille reconnaissante peut, je crois, le demander saus scrupule?

— L'intérêt que tu lui portes est aussi naturel que recommandable, répondit le carme avec une simplicité qui faisait plus d'honneur à son caractère qu'à sa pénétration. Il est jeune, et sans doute il est conduit par sa fortune et les passions de son

âge à bien des actes de faiblesse; souviens-toi de lui, ma fille, dans tes prières, afin de lui payer ainsi ta reconnaissance; ses affaires en cette ville sont de notoriété publique, et ton ignorance sur ce point ne vient que de la vie retirée que tu mènes.

— Mon élève a d'autres objets pour occuper ses pensées que les intérêts d'un jeune étranger qui vient à Venise pour ses affaires, observa doucement donna Florinda.

— Mais si je dois me souvenir de lui dans mes prières, mon père, je désirerais savoir d'abord ce dont le jeune noble a le plus besoin.

— Souviens-toi seulement de ses besoins spirituels; car il possède les biens que ce monde peut offrir, quoique souvent l'homme qui est le plus riche soit celui qui désire davantage. Il paraît qu'un des ancêtres de don Camillo fut autrefois sénateur à Venise, et que la mort d'un parent mit en sa possession plusieurs seigneuries de la Calabre. Le plus jeune de ses fils, par un décret spécial rendu en faveur d'une famille

qui avait bien servi l'état, entra en jouissance de ces domaines, tandis que l'aîné transmit son rang de sénateur et sa fortune sur le territoire de Venise à sa postérité. Le temps a éteint la branche aînée, et don Camillo, depuis des années, assiége le conseil pour être rétabli dans les droits auxquels son ancêtre a renoncé.

— Peut-on le refuser?

— Cette demande exige qu'on renonce pour lui aux lois établies. S'il abandonnait les seigneuries de Calabre, le Napolitain y perdrait plus qu'il n'y gagnerait. Garder ces seigneuries et celles que sa famille possédait sur le territoire de la république serait enfreindre une loi qui a cessé rarement d'être en vigueur. Je connais peu, ma fille, les affaires de cette vie; mais il y a des ennemis de la république qui disent qu'il est difficile d'obéir aux obligations qu'elle impose, et qu'elle n'accorde jamais de faveurs de cette sorte sans en exiger d'amples équivalens.

— Cela est-il juste? Si don Camillo Monforte a des droits à réclamer à Venise, soit

qu'il demande des palais sur les canaux ou des terres sur le continent, des honneurs dans la république ou une voix au sénat, on devrait lui rendre justice sans délai, afin qu'on ne dise pas que la république se vante plus de cette vertu sacrée qu'elle ne la pratique.

— Tu parles avec la franchise de la jeunesse; mais les hommes, ma fille, ont le tort de séparer leurs actes publics de l'effrayante responsabilité de leurs actes privés: comme si Dieu, en douant leur être de raison et des glorieuses espérances du christianisme les avait aussi doués de deux âmes, dont une seulement serait digne de leurs soins!

— N'y a-t-il pas des personnes, mon père, qui pensent que, tandis que le mal que nous commettons individuellement retombe sur nous, celui qui est commis par l'état retombe sur la nation?

— L'orgueil de la raison humaine a inventé diverses subtilités pour satisfaire ses passions; mais il ne peut jamais se nourrir d'une illusion plus fatale que celle-ci!

Le criminel qui entraîne l'innocent dans sa faute et les conséquences qui en dérivent, est doublement criminel; et quoique ce soit une des propriétés du péché de porter son châtiment avec lui, même dans cette vie, celui qui pense que la grandeur du crime sera son excuse, conçoit une vaine espérance. La principale sécurité de notre nature consiste à éviter les tentations, et l'homme qui est le plus à l'abri des fautes du monde est celui qui est le plus éloigné de ses vices. Quoique je désirasse que justice fût rendue au noble Napolitain, je pense en même temps que c'est peut-être pour son bonheur éternel que les nouveaux biens qu'il cherche lui seront refusés.

— Il m'est difficile de croire, mon père, qu'un cavalier qui n'a point hésité à secourir les malheureux puisse abuser des dons de la fortune.

Le carme jeta un regard inquiet sur les beaux traits de la jeune Vénitienne. Il y avait dans ce regard une sollicitude paternelle et un pressentiment prophétique;

mais la charité adoucit bientôt l'expression de ces deux sentimens.

— La reconnaissance que tu éprouves pour celui qui t'a sauvé la vie, dit-il avec douceur, convient à ton rang et à ton sexe; c'est un devoir. Conserve ce sentiment, car il est lié à la sainte gratitude qu'un homme doit à son créateur.

— Une reconnaissance stérile est-elle suffisante, mon père? demanda Violetta. Une personne qui porte mon nom et qui est apparentée comme moi, pourrait faire davantage. Vous pouvons intéresser les patrices de ma famille en faveur d'un étranger, afin que son procès ait une heureuse issue.

— Prends garde, ma fille. L'intercession d'une personne au sort de laquelle la république s'intéresse si vivement peut susciter à don Camillo des ennemis au lieu d'amis.

Donna Violetta gardait le silence, tandis que le moine et donna Florinda la regardaient avec tristesse. Le premier venait d'ajuster son capuchon et se disposait à partir. La noble jeune fille s'approcha du carme,

et, le regardant avec une confiance naïve mais respectueuse, elle lui demanda sa bénédiction. Lorsque cette action solennelle et habituelle fut accomplie, le moine se tourna vers la compagne de sa pénitente. Donna Florinda laissa tomber sur ses genoux la soie à laquelle elle travaillait, et elle resta silencieuse tandis que le carme levait ses mains ouvertes sur sa tête courbée. Les lèvres du moine s'agitèrent, mais les paroles qu'il prononça ne furent point entendues. Si la jeune fille, confiée aux soins de ces deux personnes, eût été moins absorbée par ses propres sentimens ou plus versée dans les voies du monde, dans lequel elle était sur le point d'entrer, il est probable qu'elle eût découvert une profonde et douce sympathie dans le silence de son père spirituel et celui de son institutrice.

—Tu ne nous oublieras pas, mon père, dit Violetta avec vivacité; l'orpheline au sort de laquelle le république s'intéresse si sérieusement a besoin de tous les amis sur qui elle peut compter.

— Que Dieu te protége, ma fille! dit le moine, et que la paix de l'innocence soit avec toi!

Il salua encore de la main, et, se détournant, il quitta l'appartement. Les yeux de donna Florinda suivirent les vêtemens blancs du moine jusqu'à ce qu'ils devinssent invisibles; et lorsqu'ils retombèrent sur son ouvrage, ils se fermèrent un instant, comme si sa conscience lui eût adressé intérieurement un reproche. La jeune maîtresse du palais appela un valet et lui ordonna d'accompagner son confesseur jusqu'à sa gondole; puis elle dirigea ses pas vers un balcon ouvert: un long silence succéda; c'était un de ces silences éloquens pleins d'idées, tout-à-fait en rapport avec l'heure mélancolique de la nuit et le calme d'une ville telle que Venise. Tout à coup Violetta recula de la fenêtre et parut alarmée.

— Avez-vous entendu un bateau sous la fenêtre? demanda donna Florinda qui avait remarqué le mouvement de sa compagne.

— L'onde ne fut jamais plus tranquille.

Mais n'entendez-vous pas les sons des hautbois?

—Sont-ils assez rares sur les canaux pour avoir le pouvoir de vous chasser du balcon?

— Il y a des cavaliers sous les fenêtres du palais Mentoni: ils complimentent sans doute notre amie Olivia.

— Cette galanterie est encore une chose commune. Tu sais qu'Olivia doit être unie sous peu à son cousin, et il emploie le moyen ordinaire de faire sa cour.

— Ne trouves-tu pas que cet aveu public d'une passion est pénible? Si je devais être mariée, je voudrais que ces sons ne parvinssent qu'à mon oreille.

— C'est un sentiment malheureux pour une personne dont la main doit être donnée par le sénat. Je crains qu'une fille de ton rang ne doive se contenter d'entendre exalter, sinon exagérer ses charmes et chanter ses mérites sous le balcon par des mercenaires.

— Je voudrais qu'ils eussent fini! s'écria Violetta en se bouchant les oreilles. Personne ne connaît mieux les qualités de

notre amie que moi : mais cette publicité, pour des pensées qui devraient être secrètes, doit la blesser.

— Tu peux aller de nouveau sur le balcon : la musique a cessé.

—Il y a des gondoliers qui chantent près du Rialto; c'est une musique que j'aime; elle est douce et ne trahit point nos sentimens. Voudrais-tu faire une promenade sur l'eau cette nuit, ma chère Florinda?

—Et toi, où voudrais-tu aller?

—Je ne sais pas; mais la soirée est belle, et il me semble que j'aimerais à partager les plaisirs du dehors.

— Il y en a plus d'un sur les canaux qui voudrait partager les fêtes de ton palais. C'est toujours ainsi dans la vie : nous attachons peu d'importance à ce que nous avons, et ce que nous ne possédons pas est sans prix.

— J'irai rendre mes devoirs à mon tuteur, dit Violetta, et nous voguerons vers son palais.

Quoique donna Florinda eût prononcé des paroles si graves, son visage n'annonçait

aucune sévérité. Mettant de côté son ouvrage, elle se prépara à satisfaire les désirs de son élève. C'était l'heure à laquelle les personnes de distinction sortaient de leur palais, et jamais Venise, avec la gaieté de ses places publiques, jamais l'Italie, avec son doux climat, n'avaient présenté une si agréable tentation de chercher le grand air.

Le valet de chambre appela les gondoliers, et les dames s'enveloppant, dans leurs mantilles et prenant leurs masques, se rendirent promptement dans la barque.

CHAPITRE V.

> Si votre maître veut voir une reine mendier, dites-lui de ma part que sa dignité exige qu'elle ne mendie pas moins qu'un royaume.
>
> SHAKSPEARE, *Antoine et Cléopâtre.*

Le mouvement régulier de la gondole amena bientôt la noble Vénitienne et sa compagne à la porte du patricien qui avait été chargé par le sénat de la tutelle de l'héritière. C'était une antique demeure dont l'extérieur annonçait toute la lourde magnificence qui caractérisait alors l'habitation des patriciens dans cette ville de richesse et d'orgueil. Son architecture,

quoique moins imposante que celle qui distinguait le palais de donna Violetta, la classait cependant parmi les édifices particuliers du premier ordre, et toutes ses décorations intérieures annonçaient que c'était la demeure d'un seigneur de haute importance. Dans le palais, les pas silencieux et l'air méfiant des domestiques ajoutaient à la tristesse des appartemens splendides, et lui donnaient une assez exacte ressemblance avec la république elle-même.

Comme les dames qui se présentaient n'étaient ni l'une ni l'autre étrangères chez le signor Gradenigo (c'était le nom du propriétaire du palais), elles montèrent l'escalier massif sans s'arrêter pour en examiner la construction curieuse qui eût attiré les regards d'une personne dont l'œil n'eût point été habitué à de tels édifices. Le rang et l'importance de donna Violetta lui assuraient une prompte réception; et tandis qu'elle était accompagnée à travers une longue suite d'appartemens par une foule d'humbles valets, un d'entre eux était allé

annoncer son arrivée à son maître. Lorsqu'elle fut parvenue dans l'antichambre, l'héritière s'arrêta craignant de déranger la solitude de son tuteur. Ce délai fut de courte durée, car aussitôt que le vieux sénateur eut apprit l'arrivée de sa pupille, il quitta son cabinet, et vint au devant d'elle avec un empressement qui faisait honneur à sa galanterie et à son zèle pour la charge qui lui était confiée. Le visage du vieux patricien, sur lequel les soucis et les méditations avaient tracés autant de rides que le temps; son visage, disons-nous, brilla d'une joie franche en apercevant sa belle pupille. Il ne voulut point entendre ses excuses sur l'heure indue de sa visite, et, en lui offrant le bras pour la conduire dans son propre appartement, il l'assura du plaisir qu'il éprouvait.

— Vous ne pouvez jamais venir à une heure inopportune, mon enfant, dit-il: n'êtes-vous pas la fille de mon ancien ami, un dépôt précieux pour l'état? Les portes du palais de Gradenigo s'ouvriraient d'elles-mêmes, à l'heure la plus avancée de la nuit,

pour recevoir une semblable visite. L'heure enfin est tout-à-fait convenable pour respirer l'air du soir sur les canaux. Et d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, si je limitais le temps où tu dois me rendre visite, les innocentes fantaisies de ton sexe et de ton âge pourraient être contrariées. Ah! donna Florinda, nous devons prier le ciel que notre affection, pour ne pas dire notre faiblesse, à l'égard de cette fille séduisante, ne tourne pas à notre désavantage.

— Je suis reconnaissante de votre indulgence à tous les deux, répondit Violetta; je craignais seulement de venir présenter ma petite requête dans un moment où votre temps précieux est plus dignement occupé en faveur de l'état.

— Tu exagères mon importance, ma fille; je visite quelquefois le conseil des Trois-cents, mais mon âge et mes infirmités m'empêchent de servir la république comme je le désirerais. Que saint Marc, notre patron, en soit loué! nos affaires sont assez prospères pour la décadence de notre république. Nous nous sommes conduits bra-

vement, il y a peu de temps, avec les infidèles; le traité avec l'empereur nous est assez avantageux; et la colère de Rome, pour un manque apparent de confiance de notre part, a été détournée. Nous devons quelque chose dans cette dernière affaire à un jeune Napolitain qui est dans ce moment à Venise, et qui possède un certain crédit à la cour du Saint-Père par l'entremise de son oncle le cardinal secrétaire. On fait beaucoup de bien par l'entremise d'amis convenablement employés. C'est là le secret de nos succès, dans la position actuelle de Venise; car ce que la force ne peut entreprendre doit être confié à la sagesse et à la modération.

—Vos déclarations m'encouragent à devenir encore une fois une plaideuse; car j'avoue que je joignais au désir de vous rendre visite celui d'user de votre influence en faveur d'un procès qui m'est survenu.

— Quoi! notre pupille, donna Florinda, en héritant des richesses de sa famille, a hérité aussi de ses anciennes habitudes de patronage et de protection. Mais nous ne

découragerons pas cette obligeance, car elle a une glorieuse origine; et lorsqu'on en use avec discrétion, elle fortifie les nobles et les puissans dans leur position élévée.

— Et ne pouvons-nous pas ajouter, observa timidement donna Florinda, que, lorsque les puissans l'emploient en faveur de moins fortunés qu'eux, ils ne remplissent pas seulement un devoir, mais ils amassent des trésors pour l'avenir?

— Sans aucun doute. Rien n'est plus utile que de donner à chaque classe de la société une idée convenable de ses obligations et un juste sentiment de ses devoirs. Ce sont des opinions que j'approuve de tout mon cœur, et je désire que ma pupille les comprenne parfaitement.

— Elle est heureuse de posséder des Mentors si disposés à l'instruire et si capables de le faire, répondit Violetta. Puis-je maintenant demander au signor Gradenigo de prêter l'oreille à ma requête?

— Toutes tes demandes seront bien reçues. Je te ferai observer seulement que les

esprits ardens et généreux envisagent quelquefois un objet éloigné avec tant d'attention qu'ils n'aperçoivent pas ceux qui sont plus proches, et souvent d'une plus grande importance, mais qu'ils pourraient atteindre plus facilement. En accordant un bienfait à une personne, il faut prendre garde d'en blesser plusieurs. Le parent de quelque domestique de ta maison se sera étourdiment enrôlé dans les troupes?

— Si cela était ainsi, j'espère que le soldat n'aurait point la pusillanimité d'abandonner son drapeau.

— Ta nourrice, qui n'oublie point les services qu'elle t'a rendus dans ton enfance, protége la demande de quelque parent qui désire entrer dans les douanes?

— Je crois que toute la famille est depuis long-temps placée, dit Violetta en riant, à moins que nous ne voulions établir la bonne mère elle-même dans quelque poste d'honneur; je n'ai rien à demander pour elle.

— Celle qui t'a nourrie et par les soins de laquelle tu es parvenue à ce brillant état

de fraîcheur et de santé, doit être heureuse en effet, gâtée comme elle l'est par ta libéralité. Des emplettes trop coûteuses ou des charités trop libérales ont-elles épuisé ta bourse?

— Rien de tout cela. Je dépense peu; car une personne de mon âge n'a pas besoin d'un grand train de maison. Je viens ici, mon tuteur, pour une demande beaucoup plus importante.

— J'espère qu'aucun homme ne t'a adressé des paroles indiscrètes! s'écria le signor Gradenigo en jetant un regard prompt et soupçonneux sur sa pupille.

— S'il en était ainsi, je l'abandonnerais au châtiment que mériterait sa faute.

— Tu as parfaitement raison. Dans ce siècle d'opinions nouvelles, les innovations de toute sorte ne peuvent être réprimées trop sévèrement. Si le sénat ne fermait pas l'oreilles à toutes les théories extravagantes de la jeunesse, leurs effets pernicieux se feraient bientôt ressentir parmi la classe ignorante. Demande-moi tout l'argent que tu voudras; mais n'essaie jamais

de me faire oublier la faute de celui qui trouble la paix publique.

— Je n'ai pas besoin d'un sequin: ma visite est un peu plus noble.

— Parle donc sans hésiter.

Lorsque tous les obstacles furent levés, donna Violetta parut redouter de s'expliquer; son visage changea de couleur, et elle chercha un encouragement dans les yeux de sa compagne attentive et surprise. Cependant comme cette dernière ignorait les intentions de la jeune fille, son visage ne pouvait exprimer que cette sympathie qu'une femme refuse rarement à une personne de son sexe, lorsqu'elle semble l'invoquer. Violetta essaya vainement de parler; puis riant de son peu de courage, elle dit avec fierté :

— Vous savez, signor Gradenigo, que je suis d'une famille distinguée depuis des siècles dans l'état de Venise?

— Ainsi le dit notre histoire.

— Que je porte un nom connu depuis long-temps, et que je dois conserver pur de toute tache?

— Cela est si vrai qu'il est presque inutile de le rappeler, répondit sèchement le sénateur.

— Et cependant, douée de la fortune ainsi que de la naissance, j'ai reçu un service qui n'est point encore récompensé d'une manière qui puisse faire honneur à la maison de Thiepolo.

—Cela devient sérieux. Donna Florinda, notre pupille, est plus émue qu'intelligible, et c'est à vous que je dois demander une explication. Il ne convient pas qu'elle reçoive de qui que ce soit des services de cette nature.

— Quoique je ne sois pas préparée à la question que vous me faites, je répondrai que je crois qu'il est question de sa vie.

Le visage du signor Gradenigo prit une sombre expression.

—Je vous comprends, dit-il froidement. Il est vrai, ajouta-t-il en s'adressant à sa pupille, que le Napolitain vola à ton secours lorsque ton oncle de Florence eut le malheur de périr. Mais don Camillo de Monforte n'est point un gondolier du Lido pour

être récompensé comme celui qui retrouve une bagatelle tombée dans un des canaux. Tu as remercié le cavalier; je crois que c'est tout ce qu'une noble fille peut faire dans une telle circonstance.

— Je l'ai remercié de toute mon âme, il est vrai ! s'écria Violetta avec une espèce de ferveur; lorsque j'oublierai ce service, que la vierge Marie et les saints m'oublient à mon tour !

— Je crois, signora Florinda, que votre pupille a passé plus de temps parmi les romans de la bibliothéque de son père qu'elle n'en a consacré à lire ses Heures.

Les regards de Violetta brillèrent d'un nouveau feu et elle glissa son bras autour de la taille de sa tremblante compagne qui se couvrit de son voile en écoutant ce reproche quoiqu'elle dédaignât de répondre.

— Signor Gradenigo, dit la jeune héritière, si je fais peu d'honneur à ceux qui sont chargés de m'instruire, la faute doit en retomber sur moi et non sur une personne innocente. Je prouve d'ailleurs qu'on n'a point oublié de m'enseigner les devoirs

d'une chrétienne, puisque je viens plaider en faveur d'une personne à qui je dois la vie. Don Camillo Monforte réclame depuis long-temps sans succès des droits si justes que, s'il n'existait aucun autre motif de les lui accorder, l'honneur de Venise devrait enseigner aux sénateurs le danger de le faire trop attendre.

— Je vois maintenant que ma pupille a employé ses momens de loisir avec les docteurs de Padoue. La république a ses lois, et ceux qui ont des droits à leur appui ne les invoquent point en vain. Ta reconnaissance est juste; elle est digne de ton origine et de tes espérances. Cependant, donna Violetta, nous devons nous rappeler combien il est difficile de distinguer la vérité de l'imposture et de la subtilité des plaideurs. Il faut qu'un juge ait acquis une certitude avant de prononcer un arrêt, afin de ne point confirmer les droits de l'un en détruisant ceux d'un autre.

—On se joue des siens. Né dans un royaume éloigné, on lui demande de renoncer à des terres qu'il possède à l'étranger et qui

ont deux fois la valeur de celles qu'il obtiendrait en échange dans les limites de la république. Il use sa vie et sa jeunesse à poursuivre un fantôme! Vous avez un grand crédit dans le sénat, mon tuteur; et si vous lui prêtiez l'appui de votre voix puissante et de votre grande instruction, un noble offensé obtiendrait justice, et Venise, en perdant une bagatelle sur ses revenus, mériterait davantage la réputation dont elle est si jalouse.

—Tu es un avocat éloquent, et je penserai à ce que tu me demandes, dit le signor Gradenigo, dont un sourire d'indulgence dissipait déjà le nuage qui avait tout-à-l'heure assombri son front: trahissant ainsi sa facilité de changer l'expression de ses traits, suivant sa politique. Je ne devrais entendre plaider la cause du Napolitain que revêtu de mon caractère de juge; mais le service qu'il t'a rendu et ma faiblesse à ton égard, m'arrachent ce que tu me demandes.

Donna Violetta reçut cette promesse avec un doux sourire. Elle baisa la main

que son tuteur lui tendait comme un gage de sa foi, avec une ardeur qui donna à ce dernier une sérieuse inquiétude.

— Tu es trop séduisante, ajouta-t-il, pour qu'un homme même aussi accoutumé que moi à rebuter des prétentions plus justes puisse te refuser. La jeune et généreuse donna Violetta juge les hommes d'après son cœur. Quant aux droits de don Camillo.... Mais n'importe.... tu le veux, et l'affaire sera examinée avec cette partialité qu'on reproche si souvent à la justice.

— Vous voulez plutôt dire que vous serez inaccessible aux séductions, mais non pas insensible aux droits d'un étranger.

— Je crains que cette interprétation ne détruise nos espérances... Mais j'examinerai l'affaire..... J'espère que mon fils te rend exactement ses devoirs comme je le désire, donna Violetta. Ce jeune homme n'a pas besoin d'être pressé, je le sais, pour se présenter chez la plus belle personne de Venise. J'espère que tu le reçois avec ami-

tié pour l'amour que tu portes à son père ?

Donna Violetta s'inclina ; mais ce fut avec la réserve d'une jeune femme.

— La porte de mon palais n'est jamais fermée au signor Giacomo dans toutes les occasions convenables, dit-elle avec froideur. Signore, le fils de mon tuteur serait difficilement mal reçu chez moi.

— Je le voudrais plus attentif; et, plus encore, je voudrais qu'il donnât des preuves de son affection.... Mais nous vivons dans une ville jalouse, donna Florinda, où la prudence est une vertu du plus haut prix. Si le jeune homme est moins empressé que je ne le désirerais, c'est, soyez-en sûr, par la crainte d'ajouter des alarmes prématurées parmi ceux qui s'intéressent à la destinée de notre pupille.

Les deux dames s'inclinèrent, et, à la manière dont elles s'enveloppèrent de leurs mantilles, elles indiquèrent l'intention de se retirer. Donna Violetta demanda la bénédiction de son tuteur, et après cette politesse

d'usage et quelques mots d'adieux, donna Florinda et elle se rendirent à leur gondole.

Le signor Gradenigo se promena pendant quelques minutes en silence. Aucun bruit ne se faisait entendre dans son vaste palais. Les pas mesurés des serviteurs étaient en harmonie avec la tranquillité de la ville; mais bientôt un jeune homme, dans l'air et les manières duquel on reconnaissait un libertin de bonne compagnie, traversa bruyamment la longue suite d'appartemens, et attira enfin l'attention du sénateur, qui lui ordonna de s'approcher.

— Tu as été malheureux aujourd'hui comme de coutume, Giacomo, dit le sénateur d'une voix qui participait en même temps de l'indulgence paternelle et de l'intention de faire un reproche. Donna Violetta vient de me quitter, et tu étais absent. Quelque intrigue avec la fille d'un joaillier ou quelque indigne marché avec son père ont occupé un temps que tu aurais pu employer plus honorablement et d'une manière plus profitable.

— Vous ne me rendez pas justice, ré-

pondit le jeune homme; ni juif ni juive n'ont attiré mes regards.

— On devrait marquer ce jour sur le calendrier pour sa singularité! Je voudrais savoir, Giacomo, si tu feras tourner à ton avantage le hasard qui me donne la tutelle de donna Violetta, et si tu comprends bien l'importance de ce que je te recommande.

— N'en doutez pas, mon père: celui qui a tant souffert par le manque de ce que donna Violetta possède en si grande profusion, n'a pas besoin d'être pressé sur un tel sujet. En refusant de fournir à mes besoins, vous vous êtes rendu certain de mon consentement. Il n'y a pas un amant dans Venise qui soupire plus bruyamment sous les fenêtres de sa maîtresse que je ne soupire sous les fenêtres de cette dame lorsque j'en trouve l'occasion et que je me sens en train.

— Tu connais le danger d'alarmer le sénat!

— Ne craignez rien; je procède par des moyens secrets et gradués. Mon visage et mon esprit sont habitués à porter un mas-

que; j'ai été trop souvent puni de mon imprudente franchise pour n'avoir pas, grâce à la nécessité, appris à feindre.

— Tu parles, fils ingrat, comme si je n'avais point eu envers toi l'indulgence dont on use en général pour les jeunes gens de ton âge et de ton rang. Ce sont tes excès seuls que je voulais réprimer et non pas la gaieté naturelle à la jeunesse. Mais ce n'est pas le moment de t'adresser des reproches. Giacomo, l'étranger est ton rival. Sa conduite sur le Giudecca a gagné le cœur d'une jeune fille dont l'esprit est aussi ardent que généreux. Ne connaissant point le caractère de l'inconnu, son imagination y supplée et le doue de toutes les qualités.

— Je voudrais qu'elle en fît de même à mon égard!

— A ton égard, mauvais sujet, ma pupille a plutôt besoin d'oublier que d'inventer. T'es-tu rappelé d'attirer l'attention du conseil sur le danger qui menace l'héritière?

— Oui, mon père.

— Et par quel moyen?

— Le plus simple et le plus certain..... la gueule du lion.

— Ah! c'est une entreprise hardie.

—Et, comme toutes les entreprises hardies, elle n'en a que plus de chances de réussir. La fortune m'a enfin favorisé, et j'ai donné comme preuve le cachet du Napolitain.

— Giacomo! connais-tu le danger de ta témérité! J'espère qu'on ne reconnaîtra pas la main qui a écrit le billet et que tu n'as pas mis d'imprudence dans la manière de te procurer la bague?

— Mon père, bien que j'aie pu négliger vos avis dans des circonstances moins importantes, je n'ai point oublié ceux qui touchent à la politique de Venise. Le Napolitain est accusé; et si le conseil dont tu fais partie est fidèle, il sera surveillé de près, sinon banni.

— Le conseil des Trois fera son devoir; il n'y a pas à en douter. Je voudrais être aussi certain que ton zèle inconsidéré ne nous exposera pas à quelque désagrément!

Le fils éhonté regarda son père d'un air de doute pendant un instant; puis il passa dans un autre appartement avec gaieté, trop habitué aux intrigues pour traiter celle-ci sérieusement. Le sénateur resta seul. Sa marche silencieuse était évidemment troublée par une grande inquiétude; il passait souvent la main sur son front tandis qu'il réfléchissait. Dans ce moment une figure glissa le long des antichambres et s'arrêta devant la porte de l'appartement du sénateur. C'était un homme âgé, son visage était bruni par le soleil et ses cheveux éclaircis et blanchis par le temps. Il portait les habits d'un pêcheur; ils étaient pauvres et d'une étoffe grossière. Cependant il y avait dans ses yeux et sur ses traits prononcés une noble intelligence, tandis que ses bras et ses jambes nus annonçaient une force musculaire qui prouvait que la nature chez lui était dans sa force plutôt qu'à son déclin. Il tournait depuis quelques instans son bonnet dans ses mains, lorsque le sénateur s'aperçut de sa présence.

—Ah! c'est toi, Antonio! s'écria le patrice; pourquoi cette visite?

— Signore, j'ai un poids sur le cœur.

— Le calendrier n'a-t-il plus de saint et le pêcheur plus de patron? Je suppose que le sirocco a secoué les eaux de la baie et que tes filets sont vides. Tiens! tu es mon frère de lait, et tu ne dois point connaître le besoin.

Le pêcheur recula avec dignité, refusant le don d'un air simple mais décidé.

—Signore, dit-il, nous sommes parvenus à la vieillesse depuis l'époque où nous suçâmes le lait à la même source : pendant tout ce temps m'avez-vous jamais vu mendier?

— Tu n'es pas habitué à demander, il est vrai, Antonio; mais l'âge abat notre fierté avec nos forces. Si ce n'est pas des sequins que tu cherches, que veux-tu?

— Il y a d'autres besoins que ceux du corps, signore, et d'autres souffrances que la faim.

L'expression du sénateur changea. Il jeta un regard scrutateur sur son frère de lait,

et avant de répondre il ferma la porte qui communiquait avec l'extérieur.

— Tes paroles annoncent le mécontement, comme à l'ordinaire. Tu es habitué à commenter des mesures et des intérêts qui surpassent ton intelligence, et tu sais cependant que tes opinions ont déjà attiré sur toi le déplaisir du gouvernement. Les ignorans et les pauvres sont pour l'état, des enfans dont le devoir est d'obéir et non de fronder. Que veux-tu ?

— Je ne suis point ce que vous croyez, signore: je suis habitué à la pauvreté et au besoin, et je me contente de peu. Le sénat est mon maître, et comme tel je l'honore. Mais le pêcheur a des sentimens aussi bien que le doge !

— Encore ! tes sentimens, Antonio, sont par trop exigeans. Tu en parles dans toutes les occasions, comme si c'était la chose la plus importante.

—Elle est importante pour moi, signore. Quoique j'attache peu de prix à mes propres affaires, j'ai une pensée à donner au malheur de ceux que j'honore. Lorsque la

belle et jeune dame qui était la fille de votre excellence fut appelée à aller rejoindre les saints, je sentis ce malheur comme si c'eût été la mort de mon propre enfant; et vous savez, signore, si Dieu m'a épargné la connaissance d'une telle angoisse.

— Tu es un brave homme, Antonio, reprit le sénateur en essuyant avec embarras une larme; tu es un homme honnête et fier pour ta condition.

— Celle à laquelle nous devons tous les deux notre première nourriture, signore, m'a souvent dit qu'après mes parens mon devoir était d'aimer la noble famille dont vous étiez le chef. Je ne me fais point un mérite d'une sensibilité naturelle qui est un don du ciel; mais l'état ne devrait pas frapper sans réflexion les cœurs qui savent sentir.

— Encore l'état! Dis-moi ce que tu veux.

— Votre excellence connaît l'histoire de mon humble vie. Je n'ai pas besoin de vous parler, signore, des fils que Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge et de saint

Antoine, m'avait accordés, et de la manière dont il a jugé convenable de me les enlever l'un après l'autre.

— Tu as connu le malheur, mon pauvre Antonio; je me rappelle combien tu as souffert.

— Oui, signore. La mort de cinq fils honnêtes et braves est un coup qui tirerait des gémissemens d'un rocher. Mais je sais qu'il faut bénir Dieu et être reconnaissant !

— Digne pêcheur, le doge lui-même pourrait envier ta résignation. Antonio, il est quelquefois plus facile de supporter la mort d'un enfant que les fautes de sa vie !

—Signore, mes fils ne m'ont jamais causé de chagrin qu'à l'heure de leur mort. Et même à ce moment fatal (le vieillard se détourna pour cacher l'altération de ses traits), j'essayai de me rappeler de combien de peines et de souffrances ils étaient délivrés pour aller jouir d'un état plus heureux.

Les lèvres du signor Gradenigo trem-

blèrent, et il se promena d'un pas plus précipité.

— Je pense, Antonio, dit-il, que j'ai fait dire des messes pour le repos de leurs âmes.

— Oui, signore : que saint Antoine se le rappelle à votre dernière heure! J'ai eu tort de dire que mes fils ne m'ont causé de peine qu'en mourant, car il y a un chagrin que le riche ne peut connaître, celui de ne pouvoir acheter des prières pour l'âme de son enfant!

— Voudrais-tu qu'on dise davantage de messes? Jamais un enfant qui t'appartient ne manquera d'une voix près des saints pour le repos de son âme!

— Je vous remercie, excellence; mais j'ai confiance en ce qui a été fait, et plus encore en la miséricorde de Dieu. Ce que je viens demander est en faveur des vivans.

La sensibilité du sénateur fut subitement réprimée, et il écouta d'un air soupçonneux.

— Que veux-tu? répéta-t-il encore.

—Je demande votre protection, signore, pour sauver mon petit-fils du service des galères. Ils se sont emparés d'un garçon de quatorze ans, et ils l'ont condamné à combattre les infidèles sans égard pour sa jeunesse, sans égard pour les mauvais exemples qu'il peut recevoir, sans égard pour mon âge, ma solitude et la justice; car son père mourut dans la dernière bataille contre les Turcs.

En cessant de parler, le pêcheur arrêta ses regards sur la froide figure de son auditeur, essayant d'y deviner l'effet qu'avaient produit ses paroles.

Mais le visage du sénateur était impassible et ne trahissant aucune sympathie humaine; la froide et spécieuse politique du sénateur avait depuis long-temps étouffé dans son âme toute sensibilité sur les sujets qui avaient rapport au pouvoir maritime de la république. Il traitait d'innovation toutes les tentatives d'échapper à la presse, et son cœur se séchait lorsqu'il était

question des droits de Venise aux services de ses sujets.

— J'aurais voulu que tu fusses venu pour demander des messes ou de l'or, Antonio, répondit-il après un moment de silence, et rien autre chose. Tu as eu la société de ton fils depuis qu'il est né, il me semble?

—Signore, j'ai eu cette satisfaction parce qu'il était orphelin dès sa naissance, et je désirerais l'avoir auprès de moi jusqu'à ce qu'il puisse aller dans le monde armé de principes et d'une foi capables de le garantir de tous malheurs. Si mon brave fils vivait encore, il ne demanderait pour son enfant que des conseils et l'assistance qu'un pauvre homme a le droit d'accorder à son propre sang.

— Il ne court pas plus de dangers que d'autres, et tu sais que la république a besoin des bras de tous ses sujets.

— Excellence, j'ai vu le signor Giacomo débarquer de sa gondole comme j'entrais dans ce palais.

— Hors d'ici, misérable, qui ne fais au-

cune différence entre le fils d'un pêcheur habitué à la fatigue et au travail, et l'héritier d'une ancienne maison! Va, vieillard effronté: rappelle-toi ton état et la différence que Dieu a mise entre nos enfans.

— Les miens ne m'ont jamais donné de chagrins qu'à l'heure de leur mort, dit le pêcheur d'une voix douce mais sévère.

Le signor Gradenigo sentit le trait aigu de ce reproche, ce qui ne servit point la cause de son indiscret frère de lait. Après s'être promené avec agitation pendant quelque temps, il maîtrisa son ressentiment au point de pouvoir répondre avec le calme qui convenait à son rang.

— Antonio, ton caractère et ta hardiesse me sont bien connus. Si tu veux avoir des messes pour les morts et de l'or pour les vivans, je suis prêt à te satisfaire; mais en demandant ma protection près du général des galères, tu demandes ce qui, dans un moment si critique, ne pourrait pas être accordé au fils du doge, si le doge était...

— Un pêcheur! continua Antonio en

observant que le sénateur hésitait. Adieu, signore! je ne veux point quitter en colère mon frère de lait, et je prie les saints de vous bénir ainsi que votre maison. Mais puissiez-vous ne jamais connaître le chagrin de perdre un enfant par quelque chose de bien pire que la mort, le vice!

En cessant de parler, Antonio salua et quitta l'appartement. Il se retira sans être vu, car le sénateur évitait ses regards, sentant intérieurement toute la force des paroles que le pêcheur avait prononcées dans sa simplicité. Il se passa quelques minutes avant qu'il s'aperçût qu'il était seul. Un nouveau bruit attira bientôt son attention, la porte se rouvrit, et un valet parut annonçant qu'un homme demandait une audience particulière.

— Qu'il entre! répondit le sénateur, dont les traits reprirent subitement leur expression habituelle.

Le valet se retira, et une personne masquée et portant un manteau entra pré-

cipitamment dans la chambre. Lorsque ce déguisement fut enlevé, le sénateur reconnut la taille et le visage du redoutable Jacopo.

CHAPITRE VI.

César lui-même a mis la main à l'ouvrage, et notre oppression a surpassé notre attente.

SHAKSPEARE.

— As-TU remarqué la personne qui vient de me quitter? demanda vivement le signor Gradenigo.

— Oui.

— Assez pour la reconnaître?

— C'est le pêcheur des lagunes qu'on appelle Antonio.

Le sénateur laissa tomber le bras qu'il avait levé, et regarda le bravo d'un air où

se mêlait la surprise et l'admiration. Il reprit sa promenade dans l'appartement, tandis que son compagnon immobile attendait son bon plaisir avec calme et dignité. Quelques minutes se passèrent ainsi.

—Tu as le coup d'œil prompt, Jacopo, dit le patrice en rompant le silence; as-tu eu quelques relations avec cet homme?

—Jamais.

—Et tu es certain qu'il est...?

—Le frère de lait de votre excellence.

—Je ne te demande point ce que tu sais de son enfance et de son origine, mais de son état présent, répondit le signor Gradenigo en se détournant pour cacher son visage à l'œil perçant de Jacopo. T'a-t-il été nommé par quelque personnage important?

—Non: ma mission n'est point parmi les pêcheurs.

—Le devoir nous conduit quelquefois dans une plus humble société, jeune homme. Ceux qui sont chargés du pesant

fardeau de l'état ne doivent point envisager la qualité du fardeau qu'ils supportent. Sous quels rapports connais-tu cet Antonio?

— Comme un homme qui est estimé parmi ses confrères, un homme habile dans son état, et habitué depuis long-temps aux mystères des lagunes.

— Voudrais-tu dire que c'est un contrebandier?

— Non. Il travaille de trop bonne heure et trop tard pour avoir d'autres moyens d'existence que le travail.

— Tu connais, Jacopo, la sévérité de nos lois sur ce qui concerne les revenus publics?

— Je sais, signore, que les jugemens de Saint-Marc sont toujours sévères lorsqu'on touche à ses intérêts.

— On ne te demande ton opinion que sur la question que je t'ai posée. Cet homme a l'habitude de courtiser les bonnes grâces de ses confrères et de s'occuper d'af-

faires dont ses supérieurs seuls peuvent juger avec connaissance de cause.

— Signore, il est vieux. La langue s'enhardit avec les années.

— Ce n'est point le caractère d'Antonio. La nature l'a traité libéralement; et si sa naissance et son éducation avaient répondu à son esprit, le sénat eût été heureux d'écouter ses avis; mais enfin je crains qu'il ne parle dans un sens contraire à ses intérêts.

— Certainement, s'il parle de manière à offenser l'oreille de Saint-Marc.

Le sénateur jeta un regard rapide et soupçonneux sur le Bravo, comme pour lire la signification exacte de ses paroles. Apercevant toujours la même expression sur les traits calmes qu'il examinait, il continua, comme s'il ne se fût point élevé de méfiance en son esprit.

— Si, comme tu le dis, il outrage la république dans ses paroles, ses années ne lui ont pas donné de prudence. J'aime cet

homme, Jacopo : car il est assez ordinaire d'avoir quelque partialité pour ceux qui ont puisé leur existence à la même source que nous.

—Cela est vrai, signore.

— Éprouvant pour lui cette faiblesse, je voudrais le voir prudent et réservé. Tu connais sans doute son opinion sur la nécessité où se trouve l'état d'engager sur ses flottes tous les jeunes gens des lagunes?

— Je sais que la presse lui a enlevé l'enfant qui travaillait avec lui.

— Pour travailler honorablement et peut-être avantageusement au service de la république!

— Peut-être, signore!

— Tu es laconique ce soir, Jacopo! Mais si tu connais le pêcheur, donne-lui le conseil de la prudence. Saint-Marc ne tolérera pas davantage la liberté de ses opinions. Voilà la troisième fois qu'on est obligé de mettre un frein à ses discours. Car le soin

paternel du sénat ne veut point voir le mécontentement dans une classe que son devoir et son plaisir est de rendre heureuse. Saisis les occasions de lui faire connaître cette vérité salutaire: car j'avoue que je n'aimerais pas que la sévérité des lois s'appesantît sur le fils de ma vieille nourrice, surtout au déclin de ses jours.

Le Bravo inclina sa tête en signe de consentement, tandis que le signor Gradenigo traversait l'appartement avec des signes d'inquiétude.

—Tu as eu avis du jugement qui a été prononcé dans l'affaire du Génois? reprit le sénateur, lorsqu'un nouveau silence eut donné une autre direction à ses pensées. La sentence du tribunal a été prompte, et bien qu'il y ait une forte présomption d'inimitié entre les deux républiques, l'Europe pourra connaître comment la justice est scrupuleusement rendue dans nos îles. J'ai entendu dire que le Génois aura de fortes gratifications et quelques-uns de nos citoyens de bonnes amendes à payer.

— J'ai entendu dire la même chose depuis le coucher du soleil, dans la Piazzetta, signore !

— Et parle-t-on de notre impartialité, et surtout de notre promptitude ? Remarque, Jacopo, que c'est seulement la nuit dernière que l'affaire fut présentée à l'équité du sénat.

— Personne ne conteste la promptitude avec laquelle la république punit les offenses.

— Ni sa justice, je crois, Jacopo? Il existe une si grande harmonie dans la manière dont notre machine politique roule dans sa course, sous un tel système, que nous pouvons prétendre aux applaudissemens. La justice chez nous vient au devant des besoins, et réprime les passions avec une force silencieuse et digne, comme si ses arrêts venaient d'une sphère plus élevée. Je compare souvent la marche tranquille de notre république, qui forme un si grand contraste avec le trouble et le

mouvement des autres républiques d'Italie, au bruit d'une ville populeuse opposée à la paix de nos canaux. Ainsi la justice du dernier décret fait le sujet de la conversation de tous les masques cette nuit?

— Signore, les Vénitiens sont hardis lorsqu'ils ont l'occasion de flatter leurs maîtres.

— Le penses-tu réellement, Jacopo? Il me semble à moi qu'ils sont beaucoup plus prompts à faire entendre leurs mécontentemens séditieux; mais c'est la nature de l'homme, d'être avare de louanges et prodigue de censure. Ce décret du tribunal ne doit pas mourir avec la seule gloire d'être juste : nos amis devraient parler ouvertement, dans les cafés, sur le Lido; ils n'ont aucune raison de craindre s'ils donnent à leurs discours toute la latitude possible. Un gouvernement juste n'a point la manie des commentaires.

— C'est vrai, signore.

— Je te charge, ainsi que tes amis, de

prendre soin que l'affaire ne soit pas trop promptement oubliée. Le souvenir d'actes comme celui-ci fera germer la semence paresseuse de la vertu dans l'esprit public. Celui qui a constamment des exemples d'équité devant les yeux, finit par aimer cette vertu. Le Génois, je l'imagine, partira satisfait?

—Sans aucun doute, signore; il a tout ce qui peut satisfaire un homme offensé: il retrouve avec usure ce qu'il avait perdu, et il est vengé de ceux qui avaient eu des torts envers lui.

— Tel est le jugement: une bonne restitution et le châtiment du coupable. Peu de républiques rendraient ainsi un jugement contre elles-mêmes, Jacopo.

—La république est-elle responsable des actions du marchand, signore?

— Par l'entremise de ses citoyens. Celui qui inflige une punition à ses propres membres souffre certainement. On ne peut se

séparer d'une partie de sa chair sans douleur ; n'est-il pas vrai ?

— Il y a des nerfs qui sont délicats au toucher, signore, et un œil ou une dent sont précieux ; mais se couper un ongle ou se raser la barbe, c'est peu de chose et cela ne fait point de mal.

— Une personne qui ne te connaîtrait pas te croirait dans les intérêts de l'empereur, Jacopo ! Un moineau ne tombe pas à Venise sans que sa chute ne touche le cœur paternel du sénat. Eh bien ! y a-t-il encore de la rumeur parmi les juifs sur la diminution de l'or ? Les sequins ne sont pas aussi abondans que par le passé, et l'avarice des Israélites y contribue afin d'y gagner davantage.

— J'ai vu dernièrement des visages sur le Rialto, signore, qui annoncent des bourses vides. Les chrétiens ont l'air d'être inquiets et dans le besoin, tandis que les infidèles portent leur souquenille avec plus d'aisance qu'à l'ordinaire.

— On s'y attendait. Nomme-t-on ouvertement quelques-uns des Israélites qui ont l'habitude de prêter avec usure aux jeunes nobles?

— Tous ceux qui ont quelque chose à prêter peuvent être rangés dans cette classe : toute la synagogue, tous les rabbins sont du même avis lorsqu'il s'agit de la bourse d'un chrétien.

— Tu n'aimes pas les Hébreux, Jacopo; mais ils servent les vues de la république. Nous comptons parmi nos amis tous ceux qui sont prêts à nous donner leur or au besoin. Cependant les jeunes nobles de Venise ne doivent pas être abandonnés à leur spéculation; et si tu entends dire qu'un jeune homme de bonne maison soit tombé sous leurs griffes, tu feras bien de le faire aussitôt connaître aux gardiens du bien public. Nous devons agir délicatement avec ceux qui soutiennent le gouvernement, mais nous ne devons pas abandonner non plus ceux qui sous peu en feront partie. As-tu quelque chose à me dire sur cet article?

— J'ai entendu dire que le signor Giacomo était celui qui payait le plus cher leurs faveurs.

— Jésus Maria! mon fils, mon héritier! Ne me trompes-tu pas, jeune homme, afin de satisfaire ton antipathie contre les juifs?

— Je n'ai contre cette race, signore, que le dégoût bien naturel qu'elle inspire aux chrétiens; cela est bien permis à un bon catholique : mais je ne haïs personne. Il est reconnu que votre fils dispose très-libéralement de ses espérances et à un prix que sa grande fortune future devrait lui interdire.

— Voilà une révélation importante! Le jeune homme doit être promptement averti des conséquences, et je prendrai garde qu'il ait à l'avenir plus de discrétion. Le juif sera puni, et, comme pour un avertissement solennel pour toute sa tribu, la dette sera confisquée au profit de l'emprunteur. Avec un tel exemple devant les yeux, les coquins seront moins prompts à

prêter leurs sequins. Grand saint Théodore ! ce serait un véritable suicide que de permettre qu'un jeune homme de si belle espérance fût ruiné faute de prévoyance. Je me charge de cette affaire comme d'un devoir particulier, et le sénat n'aura pas lieu de penser que ses intérêts ont été négligés. As-tu depuis quelque temps eu l'occasion de jouer ton rôle de redresseur de torts ?

— Rien d'important. Il y a cependant une personne qui me poursuit vivement, quoique je ne sache pas encore bien ce qu'elle désire de moi.

— Ton affaire est délicate et de confiance, et, comme tu dois bien le penser, la récompense considérable et sûre.—Les yeux du Bravo brillèrent d'une expression qui réduisit son compagnon au silence; mais s'apercevant que le calme qui était si remarquable sur les traits de Jacopo reprenait son empire, le sénateur continua comme s'il n'y avait point eu d'interruption : — Je répète que la bonté et la clé-

mence du sénat ne t'oublieront pas. Si sa justice est sévère et infaillible, ses faveurs sont grandes et son pardon sincère. J'ai eu bien de la peine à te persuader cela, Jacopo. Par saint Marc! je ne souffrirai pas que le rejeton aussi illustre d'une souche dépense son bien au profit d'une race d'infidèles! Mais tu ne m'as pas nommé celui qui recherchait tes services.

— Comme je ne sais pas encore ce qu'il me veut, avant d'aller plus loin je ferais peut-être bien de connaître ce qu'il désire.

— Cette réserve est inutile. Tu ne dois pas tromper la prudence des ministres de la république, et je serais fâché que les inquisiteurs prissent mauvaise opinion de ton zèle. L'inconnu doit être dénoncé.

— Je ne le dénonce pas. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a le désir d'avoir affaire à un homme avec lequel il est presque criminel d'avoir quelque communication.

— Prévenir un crime vaut mieux que

de le punir; tel doit être le but de tout gouvernement. Tu ne veux pas révéler le nom de ton correspondant?

— C'est un noble Napolitain qui habite Venise depuis long-temps pour des affaires relatives à une succession considérable et même pour faire valoir ses droits à la dignité de sénateur.

— Ah! don Camillo de Monforte, n'est-ce pas cela, mauvais sujet?

— C'est lui-même, signore.

Le silence qui suivit ne fut troublé que par l'horloge de la grand'place, sonnant onze heures, ou la quatrième heure de la nuit, comme on l'appelle en Italie. Le sénateur tressaillit, consulta une pendule qui se trouvait dans son appartement; il s'adressa de nouveau à son compagnon.

— C'est bien, dit-il: ta confiance et ta ponctualité seront récompensées. Rappelle-toi le pêcheur Antonio; les murmures de ce vieillard pourraient exciter contre lui le

mécontentement du sénat. Ce n'est pas un grand malheur de voir passer son fils d'une gondole dans une galère; et, par dessus tout, fais attention à ce qui se passe sur le Rialto. La gloire et le crédit d'un noble nom ne doivent point être affaiblis par les erreurs d'un jeune fou. Quant à cet étranger..... Mets promptement ton masque et ton manteau, et mêle-toi aux amateurs des plaisirs du soir.

Le Bravo reprit son déguisement avec la promptitude d'un homme habitué à son usage et avec un calme qu'aurait pu lui envier le sénateur. Ce dernier ne parla pas davantage, quoiqu'il pressât le départ de Jacopo par un mouvement impatient de la main.

Lorsque la porte fut fermée et que le signor Gradenigo se trouva seul de nouveau, il consulta encore la pendule, passa lentement et d'un air pensif la main sur son front, et reprit sa promenade. Pendant une heure cet exercice, ou plutôt cette sympathie nerveuse du corps avec un esprit acca-

blé, continua sans interruption. Puis on frappa doucement à la porte; le sénateur invita d'entrer, et l'on vit un homme masqué comme celui qui venait de sortir; tel était à cette époque l'usage de Venise. Un regard jeté sur la personne qui s'avançait parut apprendre son rang au sénateur; et si la réception fut polie, on s'apercevait aussi que la visite était attendue.

—Je me trouve honoré de vous recevoir, don Camillo de Monforte, dit le sénateur, lorsque l'individu qu'il nommait eut déposé son manteau et son masque de soie, bien que l'heure avancée m'eût fait craindre d'être privé de ce plaisir.

—Mille excuses, noble sénateur! mais la fraîcheur des canaux, la gaieté de la place, jointes à la crainte de vous faire perdre un temps précieux, m'ont retenu plus tard que je ne le pensais. Je compte pour m'excuser sur la bonté si bien connue du signor Gradenigo.

—La ponctualité des grands seigneurs

de la basse Italie n'est pas leur plus grande qualité, répondit sèchement le sénateur. Les jeunes gens pensent que la vie est si longue qu'ils regrettent peu les minutes qui leur échappent; tandis que, nous que l'âge menace, nous songeons à réparer les pertes de la jeunesse. C'est de cette manière, signor duc, que l'homme pèche et se repent journellement, jusqu'à ce que la faculté de faire l'un et l'autre se perde peu à peu. Mais ne soyons pas plus prodigue du temps qu'il ne le faut... Pouvons-nous espérer quelque chose de l'Espagnol?

—Je n'ai rien négligé de ce qui peut émouvoir l'esprit d'un homme raisonnable, et j'ai même exposé à ses yeux l'avantage de se concilier l'estime du sénat.

—Vous avez agi sagement, signore, dans ses intérêts comme dans les vôtres. Le sénat est un maître libéral pour celui qui le sert bien, et un ennemi terrible pour ceux qui nuisent à l'état. J'espère que l'affaire de la succession touche à sa fin.

—Je voudrais pouvoir le dire. Je presse

le tribunal autant qu'il est convenable de le faire. Je n'ai omis aucune visite nécessaire près des juges. Padoue n'a pas un docteur plus instruit que celui qui présente mes droits à leur sagesse, et cependant l'affaire languit comme la vie chez un poitrinaire. Si je ne me suis pas montré digne fils de Saint-Marc dans l'affaire de l'Espagnol, c'est plutôt faute d'habitude des affaires politiques que faute de zèle.

— Les balances de la justice doivent être tenues avec adresse pour rester si long-temps en équilibre sans pencher d'un côté ou de l'autre! Vous aurez besoin d'une plus grande assiduité auprès des juges, don Camillo, et d'une grande prudence en disposant l'esprit des patriciens en votre faveur. Il serait bon de faire remarquer votre attachement à l'état par de nouveaux services près de l'ambassadeur: on sait que vous possédez son estime, et des conseils venant de vous pénétreront avant dans son esprit. Votre âme généreuse et bienveillante en éprouvera plus d'ardeur en apprenant qu'en ser-

vant son pays elle sert aussi la cause de l'humanité.

Don Camillo ne parut pas bien convaincu de la justesse de cette dernière assertion. Il s'inclina néanmoins par politesse envers le vieux sénateur.

— Il est agréable, signore, d'être ainsi persuadé, répondit-il; mon parent de Castille est un homme capable d'écouter la raison, qu'elle vienne n'importe de quel côté. Quoiqu'il réponde à mes argumens par des allusions sur le déclin de la république, je ne lui vois pas moins de respect pour un état qui s'est rendu si long-temps redoutable par sa puissance et son énergie.

— Venise n'est plus ce qu'était la cité des îles, signore. Cependant elle n'est pas sans pouvoir. Les ailes de notre lion sont un peu rognées; mais il s'élance encore loin, et ses dents sont dangereuses. Si le nouveau prince veut avoir sa couronne ducale posée d'une manière ferme sur sa tête, il ferait bien de s'assurer l'estime de ses plus proches voisins.

— Cela est vrai, et tout ce que mon peu d'influence peu produire sera mis en pratique. Maintenant puis-je demander à votre amitié des avis sur les moyens à mettre en usage pour faire reconnaître des droits si long-temps négligés?

— Vous ferez bien, don Camillo, de vous rappeler fréquemment à la mémoire des sénateurs par des visites et des politesses dues à leur rang.

— Je l'ai toujours fait comme il convient à mes projets et à ma naissance.

— Il ne faut pas oublier les juges, jeune homme; car il est sage de se ressouvenir que la justice a toujours une oreille ouverte à la sollicitation.

— Personne ne peut être plus assidu à ce devoir, et il est assez rare de voir un plaideur se rappeler, à ceux qu'il fatigue de ses demandes, par des preuves de respect plus évidentes.

— Mais, particulièrement, il faut travail-

ler à mériter la reconnaissance du sénat. Aucun service n'est oublié de ce corps respectable, et les actions les plus minces trouvent une voie jusqu'aux deux conseils.

— Je voudrais qu'il me fût possible d'avoir quelque communication avec les vénérables pères de l'état! Je pense que la justice de mes droits serait bientôt démontrée.

— C'est impossible, répondit gravement le sénateur. Ces assemblées augustes sont secrètes, afin que leur majesté ne soit point ternie par le contact d'intérêts vulgaires. Elles président à la république comme l'influence invisible de l'esprit préside à la matière, et forment l'âme de l'état, dont le siége, comme celui de la raison, reste un problème qui surpasse la pénétration humaine.

— J'exprimais un désir plutôt que je n'avais l'espérance que ma demande fût accordée, répondit le duc de Saint-Agathe, reprenant son manteau et son masque

dont il ne s'était pas entièrement séparé. Adieu, noble signore; je ne cesserai de donner de fréquens avis au Castillan: en retour je remets mon affaire à la justice des patrices, et en particulier à votre bonne amitié.

Le signor Gradenigo reconduisit son hôte à travers la longue suite de ses appartemens jusqu'à l'antichambre où il le confia aux soins d'un valet.

— Pour que ce jeune homme montre plus d'habileté dans cette affaire, nous entraverons les roues de la justice. Celui qui demande les faveurs de Saint-Marc doit d'abord les gagner en montrant son zèle.

Telles étaient les réflexions du signor Gradenigo en retournant dans son cabinet après avoir fait un salut cérémonieux au jeune duc. Fermant la porte, il recommença à marcher dans le petit appartement de l'air d'un homme qui réfléchit avec anxiété. Après une minute d'un profond silence une porte cachée par la tapisserie fut ouverte

avec précaution, et le visage d'un nouveau visiteur parut.

— Entre! dit le sénateur, ne trahissant aucune surprise à cette apparition : l'heure est passée, et je t'attends.

Le vêtement flottant, la barbe grise et vénérable, les traits nobles, l'œil prompt et soupçonneux, et une expression de visage peut-être aussi remarquable par sa sagacité que par un sentiment d'humiliation, annonçaient un juif du Rialto.

— Entre, Osée, et débarrasse-toi de ton fardeau, continua le sénateur, comme une personne préparée à quelque communication habituelle. Y a-t-il quelques nouvelles concernant le bien public?

— Que béni soit le peuple sur qui s'étend ses soins paternels! Peut-il y avoir quelque chose de bon ou de mauvais, noble signore, sans que les entrailles du sénat ne s'émeuvent comme une mère à l'égard de ses enfans! Heureuse est la contrée sur laquelle des hommes d'un âge avancé et dont

la tête est blanchie veillent la nuit et le jour oubliant leur fatigue, dans le désir de faire le bien et d'honorer la république!

— Tu te laisses aller aux figures orientales du pays de tes pères, bon Osée, et tu oublies facilement que tu n'es plus sur les marches de ton temple. Qu'est-ce qu'il y a d'important aujourd'hui?

— Dites plutôt cette nuit, signore, car peu de choses dignes de votre oreille ont eu lieu, excepté quelques bagatelles dans le cours de la soirée.

— Les stylets ont-ils eu de l'occupation sur le pont? ou le peuple est-il moins joyeux qu'à l'ordinaire?

— Personne n'est mort de mort violente, et la place est gaie comme les belles vignes d'Engaddi. Saint Abraham! quelle ville que Venise pour ses plaisirs! et comme les cœur des vieillards et des jeunes gens se dévoilent dans leurs joies! Il suffit presque de regarder les fonts baptismaux dans la synagogue pour être témoin d'une si

joyeuse exemption en faveur des habitans de ces îles! Je ne croyais pas avoir l'honneur d'une entrevue ce soir, signore; et j'avais prié avant de mettre ma tête sur l'oreiller, lorsqu'une personne envoyée par le conseil m'apporta un bijou avec ordre de déchiffrer les armes et autres emblèmes qui se trouvent dessus. C'est une bague avec les signes ordinaires qui accompagnent les confidences secrètes.

— Tu as le cachet? dit le noble en étendant la main.

— Le voici. C'est une belle pierre, une turquoise de prix.

— Quand t'est-il venu, et pourquoi te l'a-t-on envoyé?

— Il m'est venu, signore, à ce que j'ai pu recueillir du messager plutôt par des signes que par des paroles, d'un lieu ressemblant à celui auquel le juste Daniel échappa en considération de sa sainteté et de sa naissance.

— Tu veux dire la Gueule du Lion?

— C'est ainsi que l'appellent nos anciens livres, signore, d'après le prophète; et je crois que c'est aussi ce que l'agent du conseil voulait dire relativement à la bague.

— Je ne vois qu'un cimier et un casque. Sont-ce les armes d'un Vénitien ?

— Que le sage Salomon guide le jugement de son serviteur dans une affaire si délicate ! La pierre est d'une rare beauté et ne peut appartenir qu'à un homme qui a de l'or de reste. Examinez seulement ce noble poli, signore, et remarquez les belles couleurs qu'elle jette par le changement de lumière !

— C'est fort bien. Mais à qui appartient-elle ?

— C'est merveilleux de penser combien d'argent est renfermé dans un si petit espace. J'ai vu donner des sommes énormes pour des babioles moins précieuses que celle-ci.

— N'oublieras-tu jamais ta boutique et tes pratiques du Rialto? Je t'ordonne de me

dire le nom de celui dont la famille a de telles armes.

— Noble signore, j'obéis. Le cimier est celui de la famille Monforte, le dernier sénateur qui mourut il y a environ quinze ans.

— Et ses bijoux ?

— Ont passé, avec différens meubles dont la république ne s'est point inquiétée, en la possession de son parent et successeur (si c'est le bon plaisir du sénat qu'il y ait un successeur à cet ancien nom) don Camillo de Sainte-Agathe. Le riche Napolitain qui fait maintenant valoir ses droits à Venise, est le possesseur de cette pierre précieuse.

— Donne-moi la bague. Ceci doit être examiné. As-tu quelque chose de plus à me me dire ?

— Rien, signore. Je voudrais seulement vous prier, dans le cas où il y aurait condamnation et vente de ce bijou, de faire en sorte qu'il soit offert d'abord à un an-

cien serviteur de la république, qui peut se plaindre avec raison que son âge avancé est moins favorisé de la fortune que sa jeunesse.

— Tu ne seras point oublié. J'ai entendu dire, Osée, que plusieurs de nos jeunes nobles fréquentent les boutiques des Hébreux afin d'emprunter de l'or qu'ils dépensent en prodigalités, pour le payer plus chèrement dans la suite qu'il ne convient à des héritiers de nobles familles. Fais attention à ce que je te dis; car si le mécontentement du sénat tombait sur quelqu'un de ta race, cela ferait un sérieuse affaire! t'a-t-on présenté d'autres cachets dernièrement, outre celui de ce Napolitain ?

— Oui, dans nos occupations journalières; mais rien d'illustre, signore.

— Regarde celui-ci, continua le signor Gradenigo, en cherchant d'abord dans un tiroir secret, puis en retirant une petite feuille de papier à laquelle un morceau de cire était collé. Peux-tu former quelques

conjectures sur celui qui fait usage d'un pareil cachet ?

Le joaillier prit le papier et l'éleva vers la lumière, tandis que ses yeux examinaient attentivement la cire.

— Ceci surpasserait la sagesse du fils de David ! dit-il, après un long et inutile examen. Il n'y a ici qu'une devise imaginaire de galanterie, dont les jeunes cavaliers de cette ville font usage lorsqu'ils tâchent d'attendrir le sexe avec de belles paroles et de séduisantes vanités.

— C'est un cœur percé d'une flèche ; et voici la devise : *Pensa al cuore trafitto d'amore !*

— Rien de plus, si mes yeux ne me trompent pas. Je pense que ces paroles ne signifient pas grand'chose, signore ?

— Cela peut être. Tu n'as jamais vendu un bijou qui portât ces paroles ?

— Juste Samuel ! nous en vendons tous les jours de semblables à des chrétiens de

tout sexe et de tout âge. Je ne connais pas de devise plus généralement adoptée; d'où je conclus qu'il y a un grand commerce de ces paroles.

— Celui qui en fait usage fit bien de cacher ses pensées sous un déguisement si général! Il y a une récompense de cent sequins pour celui qui découvrira son propriétaire.

Osée était sur le point de rendre le cachet lorsque le signor Gradenigo fit cette déclaration. En un instant ses yeux semblèrent fortifiés par le verre d'un microscope, et il éleva de nouveau le papier vers la lampe.

— J'ai vendu une cornaline d'un prix médiocre, et qui portait cette devise, à la femme de l'ambassadeur de l'empereur; mais, n'y voyant qu'un caprice de l'imagination, je ne pris pas note de la pierre. Un gentilhomme de la famille du légat de Ravenne m'acheta aussi une améthyste portant les mêmes mots, mais je n'y attachai non plus aucune importance. Ah!

voilà une marque particulière qui semble en vérité être de ma propre main !

— Trouves-tu quelque indice ? quel est le signe dont tu parles ?

— Rien, noble sénateur, qu'une tache dans une lettre qui ne serait pas capable d'attirer l'attention d'une fille crédule.

— Et tu vendis le cachet à....... ?

Osée hésita, car il vit quelque danger à perdre la récompense promise par une communication trop prompte de la vérité.

— S'il est important que le fait soit connu, signore, dit-il, je consulterai mes livres. Dans une affaire aussi grave, le sénat ne doit pas être induit en erreur.

— Sans doute. L'affaire est grave, et la récompense en est une preuve.

— Je vous ai entendu parler de cent sequins, illustre signore ; mais je m'inquiète fort peu de semblables choses, lorsqu'il s'agit du bien de l'état.

— J'ai en effet promis cent sequins.

— J'ai vendu une bague à cachet, portant une telle devise, à une femme au service du premier gentilhomme du nonce. Mais le cachet ne peut venir de là, car une femme dans sa position....

— Es-tu sûr? s'écria vivement le signor Gradenigo.

Osée regarda adroitement le sénateur, et, devinant dans ses yeux que cette assurance lui plaisait, il se hâta de répondre:

— Aussi vrai que je vis sous la loi de Moïse! Cette babiole resta long-temps sans être vendue, et je l'abandonnai pour ce qu'elle m'avait coûté.

— Les sequins sont à toi, excellent juif. Cela éclaircit tous mes doutes. Va! tu auras la récompense; et si tu as quelque chose de particulier inscrit sur ton registre secret, fais-le-moi savoir promptement. Va, bon Osée, et sois exact comme à l'ordinaire. Je commence à me fatiguer de cette tension continuelle d'esprit.

Le juif, triomphant intérieurement, prit congé du sénateur, d'un air dans lequel la cupidité et une astuce dissimulée maîtrisaient tout autre sentiment, et disparut par le passage à travers lequel il était entré.

On aurait pu s'apercevoir, aux manières du signor Gradenigo, que ses audiences du soir étaient terminées. Il examina avec soin les serrures de différens tiroirs secrets de son cabinet, éteignit les lumières, ferma les portes et sortit. Pendant quelque temps encore, il resta dans un des principaux appartemens; puis enfin, l'heure accoutumée de son coucher étant arrivée, il alla goûter le repos, et le palais fut livré au silence pour le reste de la nuit.

Le lecteur a pu déjà un peu connaître le personnage qui a joué le principal rôle dans les scènes précédentes. Le signor Gradenigo était né avec toute la sensibilité et la bonté naturelles aux autres hommes; mais les circonstances et une éducation faussée par les institutions d'une république égoïste, l'avaient fait la créature d'une

politique de convention. Venise semblait à ses yeux un état libre, parce qu'il participait largement aux bénéfices de son système social; et, quoique habile et adroit dans la plupart des affaires qu'il entreprenait, il professait, au sujet de la politique morale de son pays, une commode indifférence. Sénateur, il était en relation avec l'état comme un directeur de monnaie se trouve placé à l'égard de sa corporation; agent de ses mesures collectives, dispensé des responsabilités de l'homme. Il mettait de la chaleur, sinon de la finesse, dans ses discussions sur les principes du gouvernement, et il serait difficile, même dans ce siècle de spéculations, de trouver un homme plus persuadé que la fortune était, non pas un intérêt subordonné, mais le principal intérêt de la vie civilisée. Il parlait en homme sage de réputation, d'honneur, de vertu et de religion, et des droits des individus; mais lorsque le moment était arrivé de décider entre ces droits, il y avait dans son esprit une tendance à les confondre avec ceux de la politique, qui deve-

nait aussi infaillible que la gravitation de la matière vers le centre de la terre. Comme Vénitien, il était également opposé à la domination d'un seul ou de la foule; étant, dans le premier cas, un républicain furieux, et, dans le second, adoptant ce singulier sophisme qui dit que la domination de la majorité est celle d'autant de tyrans. Enfin, il était aristocrate, et personne ne s'était plus ingénieusement persuadé de tous les dogmes favorables à la caste à laquelle il appartenait. Il était un avocat puissant des droits dont la noblesse est investie, parce que leur possession lui était avantageuse. Il redoutait à l'excès les innovations dans les usages et les vicissitudes des familles historiques, car le calcul chez lui avait remplacé les principes. En certaines occasions, il aimait à défendre ses opinions par des analogies tirées des décrets de la providence. Avec une philosophie dont il semblait très-satisfait, il se persuadait que, comme Dieu avait établi différens ordres dans la création qui formaient une chaîne de l'ange à l'homme, il pouvait en

toute sûreté suivre un exemple qui émanait d'une sagesse si infinie. Rien ne pouvait être plus sage que la base de sa théorie, quoique dans son application il commît l'immense erreur de croire qu'on pouvait imiter la nature en usurpant ses droits.

CHAPITRE VII.

La lune se coucha, et l'on ne vit plus d'autre clarté que la lampe de la Madone qui jetait une faible lueur.

ROGERS, *L'Italie.*

Au moment où les audiences secrètes du palais Gradenigo se terminèrent, la grande place de Saint-Marc commençait à perdre une partie de sa gaîté. Les cafés étaient alors occupés par des sociétés qui avaient le moyen et se sentaient en humeur de s'accorder des plaisirs plus substantiels que

ceux qu'ils avaient goûtés sur la place; tandis que ceux qui étaient forcés d'abandonner une scène joyeuse pour songer aux soucis du lendemain, allaient en foule retrouver leur humble demeure. Cependant il y avait un individu de cette dernière classe qui restait debout près du lieu où les deux places se réunissaient, aussi immobile que si son pied nu avait pris racine sur la pierre où il était placé. C'était Antonio.

La position du pêcheur attirait sur ses formes musculaires et ses traits bronzés les rayons de la lune. Ses regards sombres et soucieux étaient fixés sur cet astre si doux, comme si le pêcheur eût cherché à pénétrer dans les mystères d'un autre monde pour y trouver un bonheur qu'il n'avait point connu dans celui-ci. Il y avait une expression de souffrance sur son visage hâlé; mais c'était la souffrance d'un homme dont la sensibilité primitive était émoussée par l'habitude du chagrin. Pour celui qui considère la vie et l'humanité sous d'autres points de vue que leur aspect vulgaire, il eût présenté le touchant tableau d'un ca-

ractère noble souffrant avec fierté; tandis qu'à celui qui regarde les conventions de société comme des lois souveraines, il eût offert l'image d'un turbulent morose sur lequel pesait la main du pouvoir. Un profond soupir sortit de la poitrine du vieillard, et arrangeant une partie des cheveux que le temps lui avait laissés, il prit son bonnet qui était sur le pavé et se disposa à se retirer.

—Tu tardes bien à t'aller coucher, dit une voix près de lui, les rougets [1] doivent être bien bon marché ou bien abondans pour qu'un homme de ton état puisse passer son temps sur la Piazza à cette heure. Entends-tu? l'horloge annonce la cinquième heure de la nuit.

Le pêcheur tourna la tête, et regarda la tournure de son compagnon masqué avec indifférence, ne trahissant ni curiosité ni émotion.

—Puisque tu me connais, répondit-il,

[1] *Triglies.*

il est probable que tu sais qu'en quittant ces lieux je retourne dans une demeure déserte. Et puisque tu sais qui je suis, tu dois aussi connaître mon chagrin.

— Qui t'a causé de la peine, digne pêcheur, et pourquoi parles-tu si hardiment jusque sous les croisées du doge ?

— L'état.

— Voilà un étrange langage pour l'oreille de Saint-Marc ! Si tu parlais plus haut, le lion qui est là-bas pourrait rugir. De quoi accuses-tu la république ?

— Conduis-moi à ceux qui t'ont envoyé, et j'épargnerai un intermédiaire. Je suis prêt à porter mes accusations devant le doge lui-même : car qu'est-ce qu'un homme pauvre et âgé comme moi peut craindre de leur colère ?

— Tu crois que je suis envoyé pour te trahir ?

— Tu sais ce que tu as à faire.

L'inconnu ôta son masque, et la lune éclaira son visage.

— Jacopo ! s'écria le pêcheur en examinant les traits expressifs du Bravo ; un homme de ton état ne peut avoir aucune affaire avec moi.

Une rougeur visible, même à la clarté de la lune, passa sur le visage de Jacopo ; mais il ne manifesta aucune autre émotion.

— Tu as tort : c'est à toi que j'ai affaire.

— Le sénat pense-t-il qu'un pêcheur des lagunes est un homme assez important pour mériter un coup de stylet ? fais ce qu'on t'a commandé alors, dit-il en regardant sa poitrine brune et nue : il n'y a rien là pour amortir le coup !

— Antonio, tu me fais injure. Le sénat n'a point un tel dessein. Mais j'ai entendu dire que tu avais des raisons pour être mécontent, et que tu parlais avec trop de franchise, sur le Lido et dans les îles, d'af-

faires que les patrices n'aiment point à laisser discuter par des gens de notre classe. Je viens, comme un ami, pour t'avertir des conséquences d'une telle indiscrétion, et non pour te faire aucun mal.

— Tu es envoyé pour me dire cela?

— Vieillard! l'âge devrait t'enseigner la modération. Que signifient de vaines plaintes contre la république? et quels fruits doivent-elles porter? des maux pour toi et pour l'enfant que tu aimes.

— Je ne sais pas: mais quand le cœur est plein, la langue ne peut se taire. Ils ont enmené mon fils, et ce qu'ils m'ont laissé a peu de valeur pour moi. La vie qu'ils menacent est trop courte pour que je m'en soucie.

— La sagesse devrait tempérer tes regrets. Le signor Gradenigo t'a long-temps montré de l'attachement, et j'ai entendu dire que ta mère avait été sa nourrice: tâche de le séduire par tes prières. Mais cesse d'irriter la république par tes plaintes.

Antonio regarda fixement son compagnon, puis il secoua la tête avec tristesse, comme s'il eût voulu exprimer le peu d'espérance qu'il avait de ce côté.

— Je lui ai dit tout ce qu'un homme né et nourri sur les lagunes pouvait dire. Il est sénateur, Jacopo; et il n'a point pitié des souffrances qu'il ne peut ressentir.

— Tu as tort, vieillard, d'accuser un homme né dans l'opulence, de dureté de cœur, parce qu'il ne ressent pas la misère que tu éviterais toi-même si cela était en ton pouvoir. Tu as ta gondole, tes filets, la santé, une adresse utile dans ton état, et tu es plus heureux que celui à qui il manque toutes ces choses. Voudrais-tu partager ce que tu as avec le mendiant de Saint-Marc, afin que vos fortunes fussent égales?

— Il peut y avoir de la vérité dans ce que tu dis sur notre travail et notre fortune; mais lorsqu'il est question de nos enfans, la nature est toujours la même. Je ne vois pas la raison pour laquelle le fils du patrice est libre, et le fils du pêcheur vendu

pour être tué. Pourquoi les sénateurs me volent-ils mon enfant? n'ont-ils pas assez de leur grandeur et de leur richesse ?

— Tu sais, Antonio, que l'état doit avoir des défenseurs; et si les officiers allaient dans les palais chercher de vigoureux marins, en trouveraient-ils beaucoup qui fissent honneur au lion ailé à l'heure du danger ? Ton vieux bras est nerveux, tes jambes ne chancèlent point sur l'eau, et ils cherchent ceux qui comme toi sont habitués à la mer.

— Tu aurais dû ajouter : et ta poitrine couverte de cicatrices. Tu n'étais pas né, Jacopo, que je combattais les infidèles, et mon sang fut répandu comme de l'eau pour l'état. Mais ils l'ont oublié... tandis que de riches marbres dans les églises parlent des haut-faits de ceux qui revinrent sans blessures de la même guerre.

— J'ai entendu mon père dire la même chose, répondit le Bravo d'un air sombre et parlant d'une voix altérée. Il fut aussi

blessé dans cette guerre, mais on l'oublia aussi.

Le pêcheur jeta un regard autour de lui, et s'apercevant que plusieurs groupes causaient près d'eux sur la place, il fit signe à son compagnon de le suivre, et ils marchèrent vers le quai.

— Ton père, dit-il, fut mon camarade et mon ami. Je suis vieux, Jacopo, et pauvre; mes journées se sont passées dans les fatigues sur les lagunes et mes nuits à gagner des forces pour le travail du lendemain: mais j'ai éprouvé un grand chagrin d'apprendre que le fils d'un homme que j'ai beaucoup aimé, et avec lequel j'ai si souvent partagé le bon et le mauvais temps, a choisi un état comme celui qu'on dit que tu fais. L'or qui est le prix du sang ne profite jamais ni à celui qui le donne ni à celui qui le reçoit.

Le Bravo écoutait en silence, quoique son compagnon (qui dans un autre moment, ou maîtrisé par d'autres émotions,

l'eût évité comme la peste) s'aperçut, en jetant un regard sombre sur son visage, que les muscles en étaient légèrement agités, et qu'une pâleur qui à la lueur de la lune lui donnait l'air d'un fantôme couvrait son front.

— Tu as permis que la pauvreté t'entraînât à de grandes fautes, Jacopo, ajouta-t-il; mais il n'est jamais trop tard pour appeler les saints à son secours, et pour mettre de côté le stylet! Il n'est point honorable pour un homme à Venise d'avoir ta réputation, mais l'ami de ton père n'abandonnera pas celui qui montre de la contrition. Laisse là ton stylet, et viens avec moi dans les lagunes. Tu trouveras un travail moins lourd que le crime; et quoique tu ne puisses jamais être aussi cher à mon cœur que l'enfant qu'ils m'ont pris, car il était innocent comme le jeune agneau, je verrai en toi le fils d'un ancien ami et un homme repentant. Viens avec moi dans les lagunes: car, pauvre et misérable comme je le suis, je ne puis pas être plus méprisé même en devenant ton compagnon.

— Qu'est-ce que les hommes disent donc de moi, demanda Jacopo d'une voix émue, pour que tu me traites avec tant de rigueur?

— Je voudrais qu'ils ne dissent pas la vérité! mais peu de personnes meurent de mort violente à Venise sans que ton nom soit prononcé.

— Et souffrirait-on qu'un homme ainsi déshonoré se montrât ouvertement sur les canaux et se mêlât avec la foule sur la grande place de Saint-Marc?

— Nous ne connaissons jamais les raisons du sénat. Quelques-uns disent que ton temps n'est pas encore venu, tandis que d'autres pensent que tu es trop puissant pour qu'on ose te juger.

— Tu fais un égal honneur à la justice et à l'activité de l'inquisition; mais si je vais ce soir avec toi, seras-tu plus discret dans tes paroles parmi tes camarades du Lido et des îles?

— Lorsque le cœur est chargé, la langue

essaie d'alléger le fardeau. Je ferai tout pour retirer de la mauvaise route le fils de mon ami, excepté d'oublier le mien. Tu es habitué à avoir affaire aux patrices, Jacopo : dis-moi s'il serait possible à un homme revêtu de mes habits et avec un visage noirci par le soleil de parvenir à parler au Doge?

—L'ombre de la justice ne manque pas à Venise, Antonio; c'est la réalité qui ne s'y trouve pas. Je ne doute pas que tu ne sois entendu.

— Alors j'attendrai, ici, sur le pavé de cette place, jusqu'à ce qu'il arrive pour la cérémonie de demain, et j'essaierai de toucher son cœur et de le disposer à la justice. Il est vieux comme moi, il a aussi été blessé au service de l'état; et, ce qui vaut mieux, il est père.

—Le signor Gradenigo ne l'est-il pas?

— Tu doutes de sa pitié? Ah!

—Tu peux essayer. Le doge de Venise écouterait les prières du plus humble des

citoyens. Je crois, ajouta Jacopo en parlant si bas qu'il était presque impossible de l'entendre, je crois qu'il m'écouterait moi-même.

— Quoique je ne sois pas capable de préparer ma requête de manière à la rendre digne de l'oreille d'un grand prince, il entendra la vérité de la bouche d'un homme outragé. On le nomme l'élu de l'état, et comme tel il doit être jaloux de rendre justice. Voilà un lit bien dur, Jacopo, continua le pêcheur en s'asseyant aux pieds de la statue de saint Théodore; mais j'ai dormi sur un lit plus froid et aussi dur lorsqu'il y avait moins de raison de le faire. — Bonne nuit.

Le Bravo resta une minute près du vieillard qui croisait ses bras sur sa poitrine nue, rafraîchie par la brise du soir. Il se disposait à passer la nuit sur la place, ce qui arrivait de temps en temps aux gens de sa classe; mais lorsqu'il s'aperçut qu'Antonio désirait être seul, il partit, laissant le pêcheur à ses réflexions.

La nuit avançait, et peu de promeneurs restaient dans les deux places. Jacopo jeta un regard autour de lui et se dirigea vers le quai. Les gondoliers y avaient amarré leurs barques comme à l'ordinaire et un profond silence régnait sur toute la baie; l'eau était à peine agitée par l'air qui ne ridait pas même sa surface, et l'on n'entendait aucun bruit d'avirons au milieu de la forêt pittoresque d'esparres entre la Piazetta et le Giudecca. Le Bravo hésita, jeta un second regard fatigué autour de lui, affermit son masque, détacha les légers liens d'un bateau, et vogua bientôt au milieu du bassin.

— Qui arrive? demanda un homme qui, suivant toute apparence, veillait sur une felouque à l'ancre, un peu éloignée des autres bâtimens.

— Une personne qu'on attend.

— Roderigo?

— Lui-même.

—Tu viens tard, dit le marin de Calabre, comme Jacopo montait sur le petit pont de la belle Sorrentine. Mes gens sont depuis long-temps en bas, et j'ai déjà rêvé trois fois naufrage et deux fois sirocco depuis que je t'attends.

— Tu as eu plus de temps pour tromper les douanes. Ta felouque est-elle prête pour sa besogne ?

—Quant aux douanes, il y a peu de chances de gain dans cette ville avare. Les sénateurs se réservent tous les profits pour eux et pour leurs amis, tandis que nous autres marins travaillons beaucoup et gagnons peu. J'ai envoyé une douzaine de tonneaux de lachryma-christi sur les canaux depuis que les masques sont sortis; voila les seules occasions. Il en reste cependant encore assez pour toi. Veux-tu boire ?

— J'ai fait vœu d'être sobre. Ton vaisseau est-il prêt, comme à l'ordinaire, pour ton message ?

— Le sénat est-il aussi pressé de me

payer? Voilà le quatrième voyage à son service, et cependant il doit savoir que l'ouvrage a été bien fait.

— Il est content, et tu as été bien récompensé.

— Pas du tout; j'ai gagné plus d'argent par une bonne cargaison de fruits des îles que par tout le service de nuit que j'ai fait pour lui plaire. Si ceux qui m'emploient me donnaient quelque liberté sur les entrées de ma felouque, il pourrait y avoir quelque avantage dans ce commerce.

— Il n'y a pas de crime que saint Marc punisse plus sévèrement que celui de frauder ses droits. Prends garde à tes vins, ou tu perdras non-seulement ta barque, ton voyage, mais encore ta liberté!

— Voilà justement la chose dont je me plains, signor Roderigo. Tu seras coquin et tu ne le seras pas; voilà la devise de la république. Quelquefois le sénat est aussi juste envers nous qu'un père à l'égard de ses enfans; souvent ce qu'il nous ordonne

de faire a besoin d'être caché par les ombres de la nuit. Je n'aime pas la contradiction; car, au moment où mes espérances sont un peu ranimées par les choses dont je suis témoin, peut-être d'un peu trop près, elles sont toutes jetées au vent par un regard aussi sévère que celui que saint Janvier pourrait fixer sur un pêcheur.

— Rappelle-toi que tu n'es plus sur la Méditerranée, mais sur un canal de Venise. Ce langage pourrait être imprudent s'il était entendu par des oreilles moins amies.

— Je te remercie de tes avis, quoique la vue de ce vieux palais qui est là bas soit un avertissement aussi salutaire pour celui qui donne trop de licence à sa langue, qu'un gibet l'est pour un pirate sur les côtes de la mer. J'ai rencontré une ancienne connaissance sur la Piazetta au moment où les masques commençaient à s'y rendre, et nous avons eu un entretien à ce sujet. Selon lui, cinquante hommes sur cent à Venise reçoivent un fort salaire pour aller rapporter ce que font les cinquante autres.

C'est une pitié, Roderigo, qu'avec un amour apparent de la justice, le sénat laisse en liberté tant de coquins. Des hommes dont le visage seul ferait rougir des pierres de honte et de colère !

— Je ne savais pas que de tels hommes se montrassent ouvertement à Venise. Ce qui est fait secrètement peut rester impuni pendant quelque temps, parce qu'il est difficile de le prouver; mais.....

— Cospetto ! on m'a dit que les conseils avaient un moyen très-prompt de faire payer à un pécheur ses fautes. Cependant il y a le mécréant Jacopo..... Qu'est-ce que tu as, mon garçon ? L'ancre sur laquelle tu t'appuies n'est pas un fer chaud.

— Elle n'est pas non plus de plumes. Les os qui s'appuient sur elle peuvent faire mal sans que cela t'offense, j'espère.

— Le fer est de l'île d'Elbe ; il fut forgé par un volcan. Ce Jacopo est un homme qui ne devrait pas être libre dans une ville honnête ; cependant on le voit se prome-

nant dans la place avec autant d'assurance qu'un noble dans le Broglio !

— Je ne le connais pas.

—Ne pas connaître la main la plus hardie et le stylet le plus sûr de Venise ! Honnête Roderigo, c'est faire ton éloge. Mais il est bien connu parmi nous sur le port, et nous ne le voyons jamais sans penser à nos péchés et faire un acte de contrition. Je m'étonne que les inquisiteurs ne le donnent pas au diable dans quelques cérémonies publiques au profit des moindres pécheurs !

— Ses crimes sont-ils si notoires qu'on puisse prononcer sur son sort sans avoir de preuves ?

— Va faire cette question dans les rues ? Pas un chrétien ne perd la vie à Venise (et le nombre n'en est pas mince, sans compter ceux qui meurent des *fièvres d'état* [1]), sans qu'on ne pense que la main de

[1] Sans doute par les mains de la justice.

(*Note du Traducteur.*)

Jacopo ait passé par là. Signor Roderigo, vos canaux sont des tombes fort commodes pour les morts subites !

— Il me semble qu'il y a contradiction dans ce que vous dites. Tu donnes, comme preuve de la main qui a commis le crime, la sûreté du coup ; puis tu affirmes que les canaux engloutissent la victime. Tu es injuste envers ce Jacopo ; serait-il par hasard un homme calomnié ?

— On peut calomnier un prêtre, car les prêtres sont des chrétiens obligés de conserver une bonne réputation pour l'honneur de l'église ; mais, proférer une injure contre un bravo, ce serait une chose impossible, même à la langue d'un avocat. Qu'importe que la main soit d'un rouge plus ou moins foncé lorsqu'on y voit du sang !

— Tu dis vrai, répondit le prétendu Roderigo en laissant échapper un soupir pénible : il importe peu à celui qui est condamné que la sentence ait été prononcée pour un ou plusieurs crimes.

— Croirais-tu, Roderigo, que ce même argument m'a rendu moins scrupuleux sur le fret que je suis obligé de transporter dans notre commerce secret? Je me dis à moi-même : Honnête Stefano, tu es si avant dans les affaires du sénat que tu n'a pas besoin d'être si délicat sur la qualité de la marchandise. Ce Jacopo a un œil et une mine refrognée qui le trahiraient quand il serait dans la chaire de saint Pierre! Mais ôte donc ton masque, signor Roderigo, afin que la brise de mer rafraîchisse tes joues; il est temps qu'il n'y ait plus de mystère entre deux vieux amis.

— Mon devoir envers ceux qui m'envoient me le défend; sans cela, j'aimerais à me découvrir devant toi, maître Stefano.

— Eh bien! malgré ta prudence, rusé signore, je parierais les dix sequins que tu as à me payer qu'en allant demain au milieu de la foule, sur la place Saint-Marc, je te reconnais et t'appelle par ton nom sans me tromper. Tu ferais aussi bien de te démasquer, car je t'assure que tu m'es

aussi bien connu que les vergues latines de ma felouque.

— Alors il est inutile que je me démasque. Il y a en effet certains signes auxquels des gens qui se rencontrent si souvent doivent se reconnaître.

— Tu as un bon visage, signore, et tu n'a pas besoin de le cacher. Je t'ai remarqué parmi les promeneurs quand tu croyais n'être pas vu, et j'ajouterai, non pas pour me faire un mérite près de toi, qu'un homme aussi beau, signor Roderigo, ferait mieux de se montrer que d'aller toujours ainsi derrière un nuage.

— Je t'ai déjà répondu à cet égard. Je dois faire ce qu'on me commande : mais, puisque tu me connais, prends garde de me trahir.

— Ton secret ne serait pas plus en sûreté dans le sein de ton confesseur. Diamine! je ne suis point homme à bavarder parmi les vendeurs d'eau et à leur raconter les secrets des autres; mais tu faisais les yeux

doux à une fille lorsque je t'ai vu dansant au milieu des masques sur le quai. N'est-ce pas, Roderigo?

— Tu es plus habile, maître Stefano, que je ne le pensais, quoique ton adresse comme marin soit connue.

— Il y a deux choses, signor Roderigo, pour lesquelles je m'estime, avec toute la modération chrétienne cependant. Comme marin des côtes pendant le mistral ou le sirocco, le vent du levant ou le zéphire, peu de matelots peuvent prétendre à plus de sang-froid que moi; et pour reconnaître un ami pendant le carnaval, je crois que le diable lui-même ne pourrait pas assez bien se déguiser pour que je ne découvrisse son pied fourchu. Enfin, pour prévenir un ouragan ou pour voir à travers un masque, signor Roderigo, je ne connais pas mon égal parmi les hommes de ma classe.

— Ces qualités sont un don du ciel pour un homme qui vit sur mer et qui fait un commerce difficile.

— J'ai vu aujourd'hui un nommé Gino, gondolier de don Camillo de Monforte et mon ancien camarade : il est venu à bord de cette felouque avec une femme masquée. Il me présenta assez adroitement cette femme comme une étrangère ; mais je la reconnus tout d'un coup pour la fille d'un marchand de vin qui a déjà goûté de mon lachryma-christi. La jeune femme se fâcha du tour. Cependant, pour profiter de cette rencontre, nous entrâmes en marché du petit nombre de tonneaux qui sont cachés sous le lest, tandis que Gino faisait les affaires de son maître sur la place de Saint-Marc.

— Et quelles sont ces affaires ? Ne le sais-tu pas, bon Stefano ?

— Comment pourrais-je le savoir, maître Roderigo, puisque le gondolier se donna à peine le temps de me dire bonjour ? Mais Annina......

— Annina !

— Elle-même. Tu connais Annina, la

fille du vieux Thomasso: car elle dansait dans le lieu même où je t'ai reconnu. Je ne parlerais pas ainsi de cette fille si je ne savais que tu ne te fais scrupule toi-même de recevoir des liqueurs qui n'ont point rendu visite à la douane.

— Quant à cela, ne crains rien; je t'ai juré qu'aucun secret de cette nature ne serait divulgué. Mais cette Annina est une fille qui a autant d'esprit que de hardiesse.

— Entre nous, signor Roderigo, il n'est pas facile de reconnaître ceux que le sénat paie et ceux qu'il ne paie pas. Je me suis souvent imaginé, à ta manière de tressaillir et aux sons de ta voix, que, toi-même, tu n'étais ni plus ni moins que le lieutenant-général des galères un peu déguisé.

— Et c'est cela ce que tu appelles ta connaissance des hommes!

— Si l'on ne se trompait jamais, où serait le mérite de deviner juste? Tu n'as jamais été chaudement poursuivi par un infidèle, maître Roderigo; ou tu saurais combien

l'esprit de l'homme peut passer subitement de l'espoir à la crainte et du courroux à une humble prière! Je me souviens qu'une fois, dans la confusion d'une tempête et du sifflement des balles, ayant constamment des turbans devant les yeux et la bastonade dans l'esprit, j'ai prié saint Stefano du même ton que j'aurais parlé à un chien, et j'ai commandé à mes gens avec la voix d'un jeune chat. Corpo di Bacco! on a besoin d'expérience dans de pareils cas, même pour reconnaître son propre mérite.

— Je te crois. Mais quel est le Gino dont tu parlais à l'instant? et comment un homme que tu as connu en Calabre est-il devenu ici gondolier?

— Ce sont des choses que j'ignore. Son maître, et je pourrais dire le mien, car je suis né sur ses domaines, est le jeune duc de Sainte-Agathe, le même qui fait valoir près du sénat ses droits à la fortune et aux honneurs du défunt Monforte qui avait siége aux conseils. Ce procès dure depuis

si long-temps que Gino est devenu gondolier à force de tenir l'aviron depuis le palais de son maître jusqu'à ceux des nobles que don Camillo va solliciter. — Du moins voilà comme Gino raconte qu'il a appris son état.

— Je me rappelle cet homme. Il porte les couleurs de son maître. A-t-il de l'esprit ?

—Signor Roderigo, tous ceux qui viennent de la Calabre ne peuvent se vanter de cet avantage. Nous ne sommes pas plus heureux que nos voisins, et il y a des exceptions dans toutes les sociétés comme dans toutes les familles. Gino est assez habile dans son état, et fort bon garçon à sa manière. Mais si l'on approfondit les choses, nous ne pouvons pas espérer qu'une oie soit aussi délicate qu'un bec-figue. La nature fait les hommes, quoique les rois passent pour nobles.—Gino est un gondolier.

— Et il est habile ?

— Je ne dis rien de son bras ou de ses

jambes, tous les deux sont assez bien à leur place; mais quant à la connaissance des hommes et des choses, le pauvre Gino n'est qu'un gondolier! Ce garçon a un excellent cœur, et il est toujours prêt à servir un ami. Je l'aime, mais vous ne voudriez pas que je disse autre chose que la vérité.

— Bien! Tiens ta felouque prête, car nous ne savons pas à quel moment nous en aurons besoin.

— Il ne te reste plus qu'à apporter la cargaison, signore, pour terminer le marché.

— Adieu. Je voulais encore te recommander de ne point avoir de communication avec les autres marchands, et de prendre garde que les fêtes de demain ne détournent tes gens.

— N'ayez pas peur, signor Roderigo, il ne manquera rien.

Le Bravo retourna dans la gondole, qui s'éloigna bientôt de la felouque avec une

rapidité qui prouvait que son bras était habitué à l'aviron. Il agita sa main vers Stefano en signe d'adieu, et bientôt la gondole disparut au milieu des bâtimens qui encombraient le port.

Pendant quelques minutes, le patron de la bella Sorrentina se promena sur le pont de sa felouque respirant la brise qui venait du Lido, puis il alla chercher le repos. A cette heure, les sombres et silencieuses gondoles qui avaient flotté par centaines à travers le bassin, avaient disparu. On n'entendait plus les sons de la musique sur les canaux; et Venise, qui dans tous les temps n'est jamais bruyante, semblait dormir du sommeil de la mort.

FIN DU PREMIER VOLUME.

